
19



RIE FRANÇAISE

RHÔNE

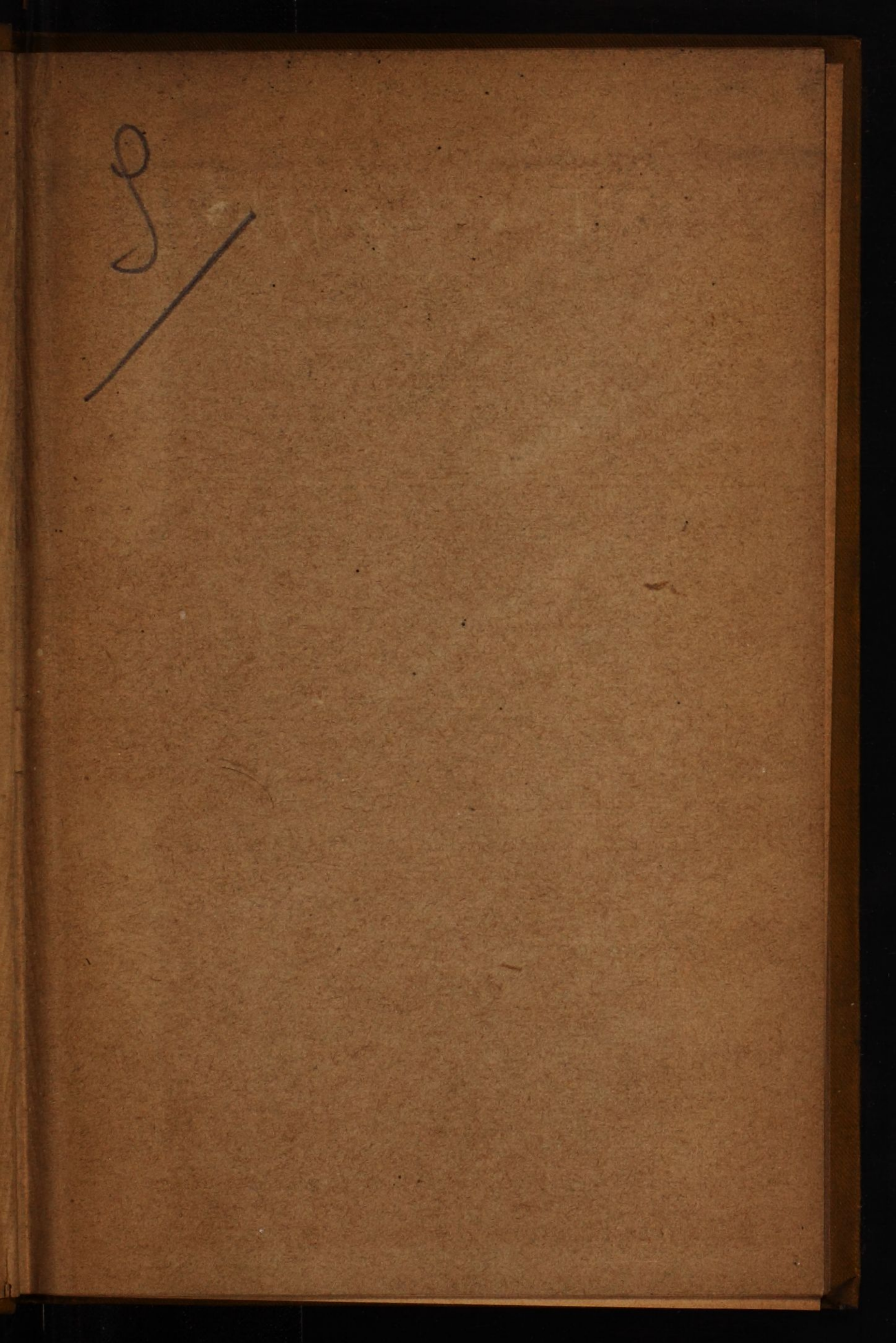
PAR

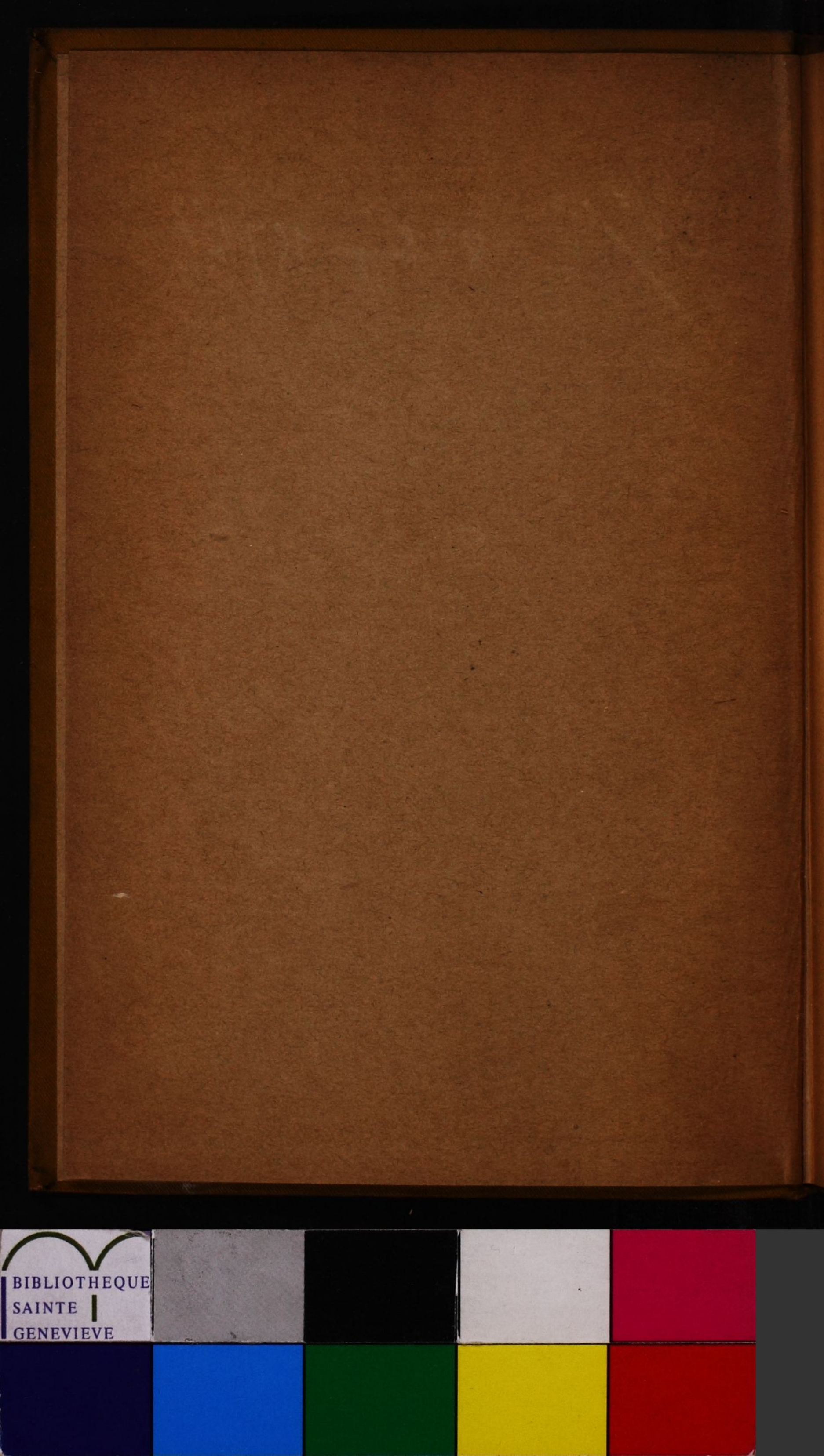
FLEURY RAVARIN

PARIS

CUREL, COUGIS & Cie


BIBLIOTHEQUE SAINTE-GENEVIEVE
D
910 01025030 3




BIBLIOTHEQUE
SAINTE
GENEVIEVE

RHÔNE

Galerie Française

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

LOUIS MAINARD

Ancien chef-adjoint du cabinet de M. le Ministre de l'Instruction publique, Lauréat de l'Académie française.

AVEC LA COLLABORATION DE :

Recteurs, Inspecteurs généraux de l'Université, Inspecteurs d'académie, Inspecteurs primaires, Doyens de Facultés des lettres, Professeurs agrégés des lycées et collèges, Publicistes, etc., etc.

Mettre dans les mains de nos écoliers français un livre de lecture qui fasse revivre à leurs yeux et grave dans leur esprit, le passé historique de la terre natale avec son cortège d'illustrations et de célébrités, tel est le but de la « Galerie Française ».

Divisée en quatre-vingt-six volumes — un par département — cette Galerie est, au premier chef, une œuvre de patriotisme et constitue un précieux instrument d'éducation civique : elle élargit heureusement, dans le sens local, jusqu'à ce jour un peu négligé, le champ des connaissances historiques de l'écolier; elle impose à l'esprit de ce dernier le souvenir des gloires ou des mérites d'hommes qui sont nés du même sol que lui et ont immortalisé ce berceau commun, et, réchauffant par là son culte pour la terre de la Patrie, elle exploite noblement, pour la plus pure édification de la Jeunesse, le grand héritage de nos pères, si riche en glorieux exemples, si prodigue de fières leçons.

La rédaction des quatre-vingt-six livres qui composent la « Galerie Française » a été demandée aux plumes les plus autorisées; il suffira de citer quelques noms : MM. Régis Artaud, inspecteur d'académie, chef du Cabinet de M. le Ministre de l'Intérieur, président du Conseil; Compayré, recteur de l'Académie de Poitiers; Causeret, inspecteur d'académie, docteur ès-lettres; Chanal, inspecteur d'académie; Delaage, professeur à la Faculté de Montpellier; Adrien Dupuy, professeur agrégé au lycée Lakanal ; A. Durand, secrétaire de l'Académie de Paris; Duplan, inspecteur général de l'Université; E. des Essarts, doyen de la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand; Flourens, ancien ministre des Affaires étrangères; Guillon, agrégé d'histoire, docteur ès-lettres; Martel, inspecteur général de l'Université; Métivier, inspecteur général honoraire; Fleury-Ravarin, Conseiller d'Etat; Riquet, professeur à l'Ecole alsacienne; A. Theuriet, lauréat de l'Académie française; Sevin-Desplaces, conservateur à la Bibliothèque Nationale; Tranchau, ancien proviseur du lycée d'Orléans; etc., etc.

Chacun des livres de la « Galerie Française » forme un in-18 jésus, tiré sur beau papier, illustré de portraits gravés sur bois et cartonné avec titre spécial.

Prix du volume : 1 fr. 20.

GALERIE FRANÇAISE

RHÔNE

PAR

FLEURY RAVARIN

AUDITEUR AU CONSEIL D'ÉTAT, DOCTEUR EN DROIT
CONSEILLER GÉNÉRAL DU RHONE



PARIS

CUREL, GOUGIS & Cie

ÉDITEURS

3 et 5, place de Valois

I. — LE PAYS ET LES GENS

Le versant oriental des montagnes du Beaujolais et du Lyonnais, ainsi qu'une moitié de leurs pentes tournées vers la Loire, constituent la circonscription du Rhône presque entière. Un massif avancé du mont Pila et quelques districts situés à l'Est de la Saône et du Rhône complètent ce département, le plus petit de toute la France, à l'exception de la Seine. A part quelques cantons qui dépendent de la banlieue de Lyon, il est presque tout entier situé sur la rive droite des deux fleuves.

Si l'on veut se rendre compte de la configuration générale du pays, il faut, à Lyon, faire l'ascension de Fourvière. De ce promontoire élevé, l'œil saisit facilement les traits caractéristiques du pays.

Ce qui frappe, d'abord, c'est la grande ligne d'eau N.-S. formée par le Rhône inférieur et la Saône. Cette ligne, qui se rattache à Paris par le canal de Bourgogne, est constamment parcourue par de grands trains de tonneaux remontant vers le Nord ; c'est la route des vins.

A l'Ouest de cette voie fluviale court une longue chaîne de magnifiques collines, riches en belles expositions, admirablement situées pour la culture de la vigne.

Au Nord de Lyon, se dresse le plateau des Dombes qui s'avance en forme d'éperon et porte la Croix-

Rousse. Il se termine par une sorte de bourrelet qui refoule les eaux vers le nord et les empêche de descendre directement au Rhône, comme le fait la rivière d'Ain.

Enfin à l'Est et au Sud de la ville, on remarque les Balmes dauphinoises, connues sous le nom de « Terres froides », à cause de leur exposition aux vents du Nord et qui viennent mourir en pente douce du côté de Lyon.

Toute cette région a été jadis le théâtre de grands bouleversements géologiques.

A l'époque diluvienne, le Rhône n'atteignait pas la région au centre de laquelle Lyon s'est élevé. Il s'arrêtait au revers oriental du Jura et envoyait ses eaux dans un bassin septentrional où elles rencontraient celles du Rhin et du Danube. A l'âge suivant, il arrivait au bassin de Culoz, que ses eaux ont creusé, et d'où il passait dans la vallée de l'Isère par la déchirure du lac du Bourget.

En ces temps reculés, c'étaient les torrents des Alpes qui arrivaient à Lyon. Ils y venaient par les pentes septentrionales des Alpes dauphinoises, entraînant des débris granitiques pris dans ces montagnes, et portaient leurs eaux à un grand lac qui occupait une partie du bassin de la Saône, l'ancien lac bressan. C'est l'action de ces eaux qui a rempli de cailloux roulés les plaines septentrionales du Dauphiné, exhaussé le plateau des Dombes et nivelé la plaine bressanne.

Enfin, dans une troisième période, le Rhône à travers les défilés de Pierre-Châtel, se fraya un chemin dans la direction de l'Ouest, jusqu'au point où il vint se heurter contre la colline de Fourvière et se

trouva rejeté vers le Midi. C'est alors que ses eaux séparèrent les plaines du Dauphiné du plateau de la Dombe. A la suite de cette révolution, le lac bressan se modifia à son tour. Il pratiqua une ouverture sur le rebord méridional de sa cuvette dont la solidité avait été compromise par le travail du Rhône. Cette brèche ouverte entre la colline de Fourvière et la pointe du plateau des Dombes qui forme la Croix-Rousse, permit au lac de se vider peu à peu : le canal d'écoulement finit par devenir la Saône.

C'est au centre de cette région, à ce nœud géologique où se croisent de nombreuses vallées et où, par conséquent, ont dû passer les grands courants des migrations humaines que Lyon a surgi. Il y a, en effet, des lois précises qui déterminent l'emplacement et le rôle de chaque ville. Sans doute, les hommes peuvent élever des cités où ils veulent, mais ces cités ne grandissent qu'à condition de trouver un emplacement favorable : celui de Lyon l'est entre tous.

Avant de parler de cette grande cité, disons quelques mots des principales agglomérations du département.

A l'Ouest des montagnes du Lyonnais, c'est l'Arbresle, située dans un cirque de collines, au confluent de deux torrents. Cette ville, qui s'occupe de la fabrication des soieries, doit aussi une part de son importance à ses carrières de pierre de taille, de pierre à chaux hydraulique et aux énormes gisements de pyrites de Saint-Bel, où l'on vient chercher le minerai nécessaire pour la fabrication du soufre et de l'acide sulfurique.

Sur la ligne de Roanne s'élève l'industrieuse

Tarare, bâtie en amphithéâtre à la base d'une montagne. Ce grand centre de travail qui, au milieu du siècle dernier, n'était qu'une triste bourgade dépourvue de communication, fabrique de la mousseline, des broderies, du velours, de la peluche. Autour d'elle s'est formée toute une série d'agglomérations ouvrières, Amplepuis, Thizy, Cours, où l'on s'occupe également de la fabrication des étoffes.

Dans la partie du département limitée par le cours de la Saône et qui doit son nom de Beaujolais à la ville, jadis princière, de Beaujeu, c'est l'agriculture qui a la prépondérance sur le travail de l'industrie. Les vins du Beaujolais ont une réputation incontestée. On a constaté que tous les crus renommés de ces coteaux sont obtenus sur un filon de porphyre granitoïde ; ils ont une finesse et un bouquet particuliers qui n'existent pas dans les vins provenant de terrains carbonifères. Villefranche, chef-lieu d'arrondissement, Beaujeu et Belleville, sont les trois localités importantes de cette région.

Au Sud nous trouvons Givors. Située au bord du Rhône, à l'issue du Guier et d'un canal navigable, cette ville appartient plutôt au groupe industriel de Saint-Etienne ; elle se trouve à l'extrémité du grand bassin de charbon qui commence dans le Forez au bord de la Loire. Non loin de là se dresse le mont Pila, sur la pente méridionale duquel on récolte le fameux vin de la Côte-Rotie.

Mais c'est Lyon qui est la vraie reine de toute cette région. La ville s'élève majestueuse, au confluent de ses deux fleuves, dans une position merveilleuse, qui, on peut le dire, a été la cause de sa prodigieuse fortune.

Avant la conquête romaine, il n'y avait là qu'une

simple bourgade, située sur la hauteur de la Croix-Rousse; c'était Condate, lieu consacré et neutre, où, à certaines époques, se tenait déjà le grand marché des Gaules.

C'est sur la colline voisine de Fourvière qu'un lieutenant de César, L. Munatius Plancus, fonda, en face du Condate gaulois, en l'an 41 avant J.-C., une ville nouvelle à laquelle il donna le nom de Lugdunum. La fortune de la nouvelle colonie fut extraordinaire. En quelques années, elle devint le siège du gouvernement des Gaules avec Marc-Antoine et, par trois fois, la résidence d'Auguste, le premier empereur romain. Au sommet de la colline s'élevait un majestueux forum, un amphithéâtre, un théâtre, et le palais des Césars où naquirent Claude, l'odieux Caracalla, et où, tout enfant, joua Germanicus, le vainqueur des Germains, des Dalmates et des Arméniens. En face, sur la côte Saint-Sébastien, se dressait l'autel de Rome et d'Auguste, avec les statues des 63 peuples de la Gaule. De nombreuses routes soigneusement entretenues remplacèrent les vieux chemins défoncés, et de grands aqueducs allèrent chercher à Montroman, au Mont-d'Or, et jusqu'au mont Pila, l'eau pure pour Lugdunum.

A la chute de l'Empire romain, Lyon devint, en 461, la capitale d'un royaume de Burgondes; triste époque qui vit s'amonceler ruines sur ruines! Plus tard, l'ancienne capitale des Gaules fut le chef-lieu d'un comté, aux mains d'un de ces leudes que la monarchie, trop faible, ne pouvait empêcher de se constituer de petites monarchies héréditaires. Le territoire se morcela à l'infini entre les compagnons du nouveau seigneur. La féodalité était faite.

Mais un nouveau pouvoir surgit qui devait devenir singulièrement puissant : l'humble Eglise fondée par Saint-Pothin et que n'avaient pu abattre les persécutions des empereurs, avait su conquérir et ses persécuteurs et les barbares eux-mêmes. L'évêque de Lyon disputa au comté le gouvernement de la cité ; la lutte dura près de trois siècles.

Enfin en 1173 intervint une transaction qui fit sa part à chacun des deux compétiteurs : le Lyonnais se détacha du Forez, et l'évêque prit le titre de comte de Lyon, en continuant de faire hommage à l'empereur d'Allemagne.

Sous cette nouvelle domination, la capitale des Gaules recouvra un peu de son ancien lustre. Le pape Innocent IV, chassé d'Italie, vint s'y réfugier et y tenir le célèbre concile de 1245, dans lequel il fulmina l'excommunication contre l'empereur d'Allemagne Frédéric II. Mais la puissance féodale de l'Eglise se trouva bien vite ruinée soit par les rivalités des seigneurs voisins, soit par les soulèvements populaires.

Lyon avait gardé les traditions romaines ; les corporations étaient restées organisées, sinon de fait, du moins en principe, et, tous les ans, elles célébraient l'antique fête des *Merveilles*, à laquelle l'Eglise prenait part en lui imposant le nom de fête des *Miracles*. Dès 1269 les Lyonnais se révoltèrent contre leur archevêque et tentèrent d'organiser la commune. Mais il fallut pour la constituer définitivement l'influence favorable du roi de France et la décision du pape Clément V qui déclara que l'archevêque devait l'hommage au roi et non à l'empereur. La réunion à la France fut ratifiée par le traité du 10 avril 1312.

Le sort du Lyonnais fut, dès lors, lié à celui du pays tout entier. Pendant tout le Moyen-Age, Lyon se livra à un commerce énorme qui faisait de lui une place internationale. La ville était constamment pénétrée par les étrangers qui y jouissaient de privilèges importants; ils avaient notamment la faculté d'entretenir des gardes. Aux xve et xvie siècles, des maisons souveraines en Italie, les Médicis, les Sforza, y établirent des banques. Si Lyon resta fidèle à ses rois, il parut néanmoins comme une enclave de petite république municipale dans la monarchie française. Il n'a connu ni gens d'épée, ni gens de robe, ni parlement, ni chevaliers, point de noblesse, si ce n'est la noblesse municipale de l'échevinage. C'est pourquoi on a pu dire que les véritables gentilshommes de Lyon descendaient de la Croix Rousse.

Avec Richelieu, l'indépendance lyonnaise fut abattue; à côté d'un gouverneur le pouvoir central plaça un intendant. Le Lyonnais, le Forez, le Beaujolais, le Franc-Lyonnais, possession de l'Église sur la rive gauche de la Saône, constituèrent la généralité de Lyon, divisée en cinq élections : celles de Lyon, de Villefranche, de Saint-Etienne, de Montbrison et de Roanne. En 1790, la généralité forma le département de Rhône-et-Loire et les cinq élections firent chacune un district. Cette division fut modifiée en 1793, lorsque Lyon se révolta contre la Convention. Un arrêt des représentants du peuple Dubois-Crancé, Delaporte, Javogue et Gauthier détacha l'ancien Forez pour en faire le département de la Loire. De ce jour date la délimitation actuelle du département du Rhône.

Aujourd'hui Lyon est une grande ville de

438.077 habitants (recensement de 1891), centre d'une grande activité intellectuelle et industrielle. Aucune ville en France ne se distingue à un degré égal par ses institutions locales. Ses écoles, ses hôpitaux, ses établissements charitables dus à l'initiative privée, peuvent servir de modèles. Dans l'agglomération lyonnaise on rencontre une foule d'industries diverses parmi lesquelles la fabrique des soieries occupe une place prépondérante, puisque sur un chiffre annuel d'affaires d'environ 800 milions de francs elle représente, à elle seule, près de 400 millions. Les autres industries sont les produits chimiques, les pâtes alimentaires dites pâtes d'Italie, la tannerie, la fonderie et la construction mécanique, la chapellerie, la bijouterie, la fabrication des liqueurs et la brasserie, la verrerie, la confection, la fabrication des couleurs, le stéarinerie, la maroquinerie, la fabrication des chaussures, la sparterie. Les industries artistiques sont également représentées à Lyon d'une manière supérieure, spécialement dans l'orfèvrerie religieuse, la menuiserie, la sculpture en bois, la serrurerie et l'imprimerie.

Si tout le monde connaît les traits distinctifs du Normand, du Gascon, du Picard, du Bourguignon, ou du Marseillais, il faut reconnaître que le type lyonnais n'a encore figuré ni au théâtre, ni dans le roman et qu'il n'y a pas d'opinion toute faite sur lui. Dans son admirable introduction à l'Exposition de 1889, M. Aynard, député du Rhône, a pourtant tenté d'ébaucher son portrait. Voici un extrait de cette très remarquable et très fine étude : « Le Lyonnais « dit-il, semble une race du Nord, égarée dans le Sud, « race de travailleurs pensifs, qui, tout en portant

« haut ses regards, s'entend à exploiter la terre. Le « Lyonnais s'agite dans les contraires; c'est pourquoi « il paraît énigmatique. Tout se heurte en lui. Il est « actif et contemplatif; c'est un mystique intermit- « tent, secoué par un rude travail; il est mélancoli- « que et crée Guignol, ce maître railleur plus profond « que Polichinelle; envieux et compatissant, prenant « autant de soin d'empêcher ses semblables de mou- « rir que de grandir, très intéressé et probe, de cœur « chaud et d'aspect froid, aspirant très haut, osant « parfois beaucoup et se résignant facilement à la « médiocrité obscure, le Lyonnais entrevoit, rêve les « grandes choses, se met en marche pour les attein- « dre et s'arrête. C'est un inachevé. Rien ne se com- « plète ici, ni les monuments, ni les idées. C'est la cité « du rêve et du réel, du chrétien austère, du vision- « naire et du sectaire, de la folie soudaine et de la rai- « son coutumière. » On peut rapprocher de cette brillante esquisse la page éloquente où Michelet, le seul de nos auteurs qui ait compris l'âme lyonnaise, a résumé Lyon dans la grande opposition de ses montagnes : la montagne mystique, Fourvière, et la montagne qui travaille, la Croix-Rousse.

Avant la Révolution, presque aucun nom illustre ne se détache de notre histoire. Dans les Girondins, Lamartine a fait cette remarque : « Lyon a montré « souvent un grand peuple, rarement de grands « hommes. » La grandeur de Lyon apparaît comme œuvre anonyme, collective; il semble que dans cette sorte de congrégation municipale, chacun ait travaillé obscurément pour la gloire de la communauté. En revanche, le siècle qui finit a vu surgir, dans toutes les branches des connaissances humaines, des hommes

de génie qui ont porté haut la gloire de leur pays. Le livre d'or des illustrations lyonnaises est d'une richesse incomparable.

II. — INVENTEURS

L'industrie passe avant l'agriculture dans le département du Rhône ; il n'y a donc rien d'étonnant que, de tout temps, Lyon ait été la patrie des chercheurs. Il serait trop long de citer tous ceux auxquels la mécanique industrielle doit quelque perfectionnement. Nous nous en tiendrons à Jacquard dont l'invention a exercé une influence considérable sur la principale des industries lyonnaises, le tissage.

Deux mots, en passant, sur cette merveilleuse industrie ne seront point déplacés ici. C'est vers le milieu du xve siècle que naquit, à Lyon, la fabrication des étoffes de soie, apportée d'Italie par les proscrits des républiques de Florence, de Pise et de Gênes. Louis XI en favorisa le développement en dispensant des tailles et des impôts les ouvriers expérimentés qui vinrent s'établir chez nous. Cet art grandit jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes qui nous enleva brusquement les deux tiers de nos ouvriers, au profit de Crefeld et de l'Angleterre. Triste conséquence des discordes civiles !

Aux xvie et xviie siècles, les procédés de la fabrique lyonnaise ne diffèrent pas sensiblement de ceux usités à Nîmes, à Tours, en Italie. C'est au xviiie siècle que nos manufactures furent à leur apogée. Servie par des

dessinateurs originaux et par d'habiles ouvriers, la fabrique lyonnaise fut alors sans rivale; le célèbre dessinateur Philippe de Lasalle donna à ses conceptions décoratives un cachet tout particulier.

Avec la Révolution, la fabrique retomba aussi bas qu'au lendemain de l'édit de Nantes; mais, fort heureusement, l'invention de Jacquard (1801-1805) vint la relever de ses ruines et l'aider à se plier aux besoins de la production agrandie et à bon marché qui était la résultante des temps démocratiques où la France commençait d'entrer.

Jacquard (1752-1834).

Joseph-Marie Jacquard est né à Lyon, le 7 juillet 1752. Il était petit-fils d'un tailleur de pierre de Couzon et fils d'un ouvrier tisseur en étoffes façonnées. Dès son enfance il fut employé par son père à tirer les *lacs*, c'est-à-dire les cordelettes motrices de la machine qui forme le dessin. La santé du jeune apprenti qui avait appris, à peu près seul, à lire et à écrire, s'altéra à ce travail de tireur de *lacs*. Il fut alors placé dans un atelier de reliure. Peu après il entra dans une fonderie de caractères d'imprimerie. Déjà ses goûts le portaient à rechercher de petites combinaisons utiles à l'industrie.

En possession d'un modeste patrimoine à la mort de son père, il monta une fabrique de tissus façonnés. D'une probité excessive, d'une droiture peu commerciale et très absorbé par des recherches de mécanique, Jacquard fut ruiné en peu de temps. Sa femme le consola de son mieux et vendit sans se plaindre ses deux métiers, ses bijoux et jusqu'à son lit, pour payer les dettes et les essais du pauvre inventeur.

Pour gagner son pain quotidien, il dut se placer comme manœuvre chez un chaufournier du faubourg Saint-Clair; sa femme travaillait dans une fabrique de chapeaux de paille. Tout en peinant pour vivre, Jacquard conçut, vers 1790, l'idée d'un métier qui supprimait l'opération du tirage à laquelle sa santé n'avait pu résister lorsqu'il était enfant. On peut se faire une idée de son état moral à cette époque en lisant certaines de ses lettres, une surtout où il dit : « Rien ne m'a plus servi que la lecture du livre de « Franklin, la *Science du bonhomme Richard*. J'étais « sobre, je devins tempérant; j'étais courageux je « devins infatigable; j'étais bienveillant, je devins « juste; j'étais tolérant, je devins patient; j'étais « intelligent, j'essayai de devenir savant. »

Prononcées dans une intimité amicale ce sont de belles et fières paroles. Plutarque les eût volontiers prêtées à ses hommes illustres. Elles donnent une haute idée du caractère de celui qui les a formulées et permettent d'attendre de lui une œuvre de génie.

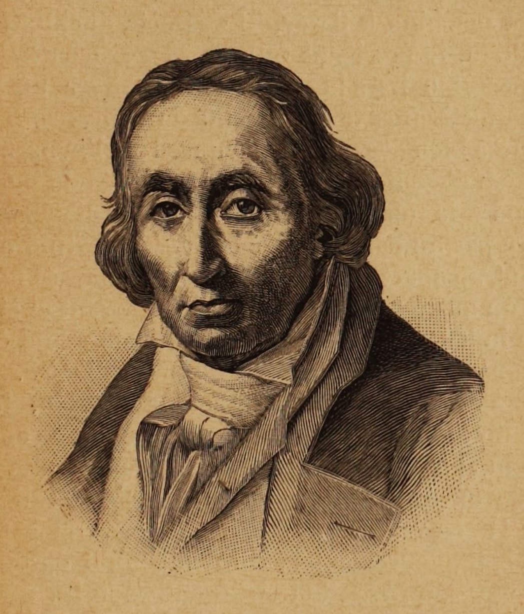
Pendant dix ans, Jacquard poursuivit résolument son œuvre à travers toutes les vicissitudes et, en 1800, il put prendre un brevet d'invention pour un premier métier à huit marches et à bouton où les cartons n'étaient pas encore substitués aux tireurs de *lacs*.

Ce n'était qu'un premier essai, bien informe, et qui n'a jamais pu être utilisé. Néanmoins, Jacquard reçut une médaille à l'exposition de 1801.

En 1802, il inventa une machine à fabriquer les filets de pêche ; il reçut une médaille et la somme de 1.000 francs. C'est à cette occasion que Carnot, alors ministre, fut visiter ce métier chez Jacquard qui habitait rue de la Pêcherie. Il lui dit en entrant :

« C'est donc toi, citoyen, qui as la prétention de faire un nœud avec une corde tendue ». Jacquard aurait répondu : « Non, mais j'arrive au même résultat. »

De 1803 à 1804, Jacquard fut employé à Paris au Conservatoire des Arts et Métiers pour y monter et



perfectionner son métier à filets et y réparer les machines à tisser.

Sur les indications de Dutillieu, inventeur du grand régulateur pour étoffes de meubles et négociant à Lyon, Jacquard finit par découvrir dans un coin obscur du Conservatoire un mécanisme inventé par Vaucanson. Il en rapporta un modèle à Lyon au

commencement de 1804. Il rapportait aussi une lettre du ministre de l'Intérieur, aujourd'hui déposée aux archives de la Chambre de Commerce, et qui le recommandait comme ayant rendu des services au Conservatoire.

De retour à Lyon, Jacquard reprit ses recherches sur la machine à tisser. Il s'associa quelques amis : Dutillieu, le fabricant Culhat, le serrurier Estienne, et ensemble ils s'ingénièrent à trouver un moyen de perfectionner le mécanisme de Vaucanson.

Après bien des efforts, Jacquard eut l'heureuse inspiration d'appliquer les cartons enlacés du métier de Falcon à la machine Vaucanson. Il remplaça le cylindre par un parallélipipède (*vulgo* : cylindre carré) faisant un quart de tour et présentant sur sa nouvelle face un autre carton pour le coup suivant et ainsi de suite indéfiniment. C'était une idée de génie et dont les conséquences devaient être incalculables.

Lors du passage de l'Empereur à Lyon, le conseil municipal sollicita pour Jacquard encouragement et récompense, Il lui fut accordé une prime de 50 francs par métier monté. Il n'en avait monté que 41 en 1807. A cette époque, de généreux fabricants appréciant la difficulté qu'il éprouvait à propager son invention obtinrent pour lui une pension de 3.000 francs et il lui fut concédé un vaste local dans l'hospice de l'Antiquaille pour y monter des métiers à filets. Après une année d'essais infructueux, cette dernière entreprise échoua.

En 1808, la Société d'encouragement de l'industrie lui décerna le prix de 3.000 francs proposé pour l'amélioration des tissus façonnés, en stipulant que c'était pour *l'heureuse application des deux moyens*

très ingénieux de Vaucanson et de Falcon, réunis avec intelligence par lui.

Le métier nouveau eut d'abord peu de succès; cela tenait surtout à sa construction vicieuse. Les ouvriers le faisaient mouvoir difficilement ; il faisait un bruit insupportable pour les voisins et était sujet à de fréquentes réparations qui occasionnaient un chômage très préjudiciable à ceux qui l'employaient. Aussi conçoit-on que Jacquard en ait peu vendu. Mais ses malheurs se bornèrent là, car il n'est pas vrai que les ouvriers se soient ameutés contre lui et aient brûlé son métier en place publique comme l'ont écrit poètes et romanciers.

La vérité est que le Conservatoire des métiers ayant été fermé, les métiers types qui s'y trouvaient furent vendus à vil prix et que celui de Jacquard était du nombre.

Malgré l'insuccès relatif du début, le métier Jacquard ne demandait que quelques perfectionnements pour rendre les plus grands services. Des gens entendus se chargèrent de le modifier.

En 1819, un nommé Bretton présenta à l'Exposition une mécanique de Jacquard améliorée et reçut une médaille d'argent. Jacquard n'avait point exposé ; mais on voulut récompenser dignement l'auteur de la machine primitive et il reçut la croix de la Légion d'honneur.

Depuis, d'autres modifications utiles ont été faites.

Retiré dans une petite maison à Oullins (Rhône), Jacquard y mourut le 7 août 1834, âgé de quatre-vingt-deux ans.

Son tombeau, dans le cimetière d'Oullins, est ombragé par un mûrier et une plaque dans l'église

rappelle le souvenir de : « *Joseph Marie Jacquard, mécanicien célèbre, homme de bien et de génie.* »

En 1840, on lui éleva une statue sur la place Sathonay ; elle est l'œuvre du sculpteur Foyatier, mais elle n'est digne ni du sculpteur ni de l'homme qu'elle représente.

III. — HOMMES DE GUERRE

Le nombre des Lyonnais qui se sont voués au métier des armes n'est pas considérable et cela se comprend dans un pays essentiellement industriel et adonné avant tout aux œuvres de la paix.

On trouve cependant quelques noms d'hommes de guerre assez connus. Sans parler du maréchal de Villeroy, honteusement battu à Ramillies par Marlborough, ou de Claret de Fleurieu, marin et hydrographe, qui fut ministre en 1790, on peut citer, à côté de Duphot dont la carrière aussi courte que brillante fut interrompue par un lâche assassinat, le major Martin, le maréchal Suchet, et le colonel Sève, plus connu sous le nom de Soliman-Pacha. Nous nous en tiendrons à ces trois derniers.

Major-général Martin (1735-1800).

Il naquit à Lyon, le 4 janvier 1735. Son père, simple tonnelier sans fortune, ne put lui donner qu'une instruction très bornée. Mais la vive intelligence du jeune homme suppléant aux secours étrangers, il

apprit seul les mathématiques et le dessin. A l'âge de 16 ans, il s'enrôla pour aller aux Indes, malgré les supplications et les larmes de sa belle-mère, qui finit par lui jeter à la tête, dit-on, un rouleau de pièces de 24 sous, en lui disant : « Tiens, mais ne reviens jamais qu'en carrosse ! » C'était le moment où la France et l'Angleterre se disputaient à main armée l'empire des Indes.

Il s'embarqua à Lorient, le 18 septembre 1751, et arriva à Pondichéry dans l'année 1752. Il combattit là, sous les ordres de Lally, jusqu'à la reddition de cette ville aux Anglais. A ce moment, la paix étant signée entre la France et l'Angleterre, il prit du service dans la Compagnie anglaise des Indes, laquelle, plus tard, apprécia si fort sa bravoure, sa haute intelligence et son mérite d'administrateur.

Dès les premières années, il sait se faire aimer et estimer de ses chefs anglais par une conduite irréprochable, par son caractère à la fois ferme et bienveillant. On l'envoie dans le Bengale avec un corps de troupes dont on lui confie le commandement ; le vaisseau échoue pendant la traversée ; mais, grâce à son intrépidité, une partie de l'équipage est sauvée. A son retour à Calcutta, en récompense de ce fait et d'autres qui le signalent à l'attention, le conseil du Bengale lui accorde un guidon de cavalerie, puis peu de temps après, une compagnie d'infanterie.

Dans la nouvelle position qui lui est faite, Martin montre qu'il n'a pas seulement toutes les qualités du soldat, qu'il n'est pas seulement capable de faire la guerre, d'y déployer de la bravoure et du sang-froid : chargé par le conseil de Calcutta de lever la carte du nord du Bengale, il déploie dans l'accomplissement

de cette tâche délicate une rare habileté comme ingénieur et comme topographe. Le succès avec lequel il s'était tiré de cette mission le fit choisir pour un travail analogue à exécuter dans les environs de Lucknow. Le nabab d'Aoude Sodjah-ouh-Daoula fut enchanté de ses talents, le créa inspecteur-général de son artillerie et conçut pour lui une telle estime et une telle affection, qu'il ne faisait rien sans le consulter; de manière que l'inspecteur général devint presque le gouverneur de Lucknow.

Ce fut là le véritable point de départ de la brillante carrière de Claude Martin, qui fit définitivement de Lucknow sa résidence. En 1781, il obtint par rang d'ancienneté le grade de lieutenant-colonel. La guerre ayant éclaté en 1790 entre le sultan Tippou-Sahib et les Anglais, il reçut le grade de colonel en récompense de ses services. Enfin, il fut fait major général (général de brigade) en 1796.

Le degré extraordinaire de faveur et de crédit que Martin acquit dans les Etats du nabab amena toutes les classes de la société à mettre en lui une confiance absolue. C'est cette confiance qui fut l'origine de sa fortune, parce que, pendant les troubles si fréquents qui désolaient le pays, il recevait des habitants effrayés les objets précieux que l'on confiait à sa garde et les rendait après l'éloignement du danger, en prélevant un tant pour cent sur leur valeur, suivant les usages du temps. De plus, il créa des manufactures d'indigo et des usines pour la fabrication des poudres, qui lui rapportèrent d'immenses bénéfices. Toutes ces sources de profit réunies, sans compter les libéralités du prince et la sage administration de ses biens, le rendirent possesseur au moment de sa mort

d'une fortune de huit à dix millions, somme énorme pour l'époque.

Claude Martin se fit construire à Lucknow un palais grandiose dont il fut lui-même l'architecte et qu'on admire encore aujourd'hui. Amateur de beaux-arts, il orna cette demeure de tableaux, de gravures, de statues et d'autres objets précieux qu'il se faisait envoyer d'Europe. Il y installa un magnifique muséum d'histoire naturelle contenant les collections les plus rares. Enfin, il surmonta l'édifice d'un observatoire qu'il remplit d'instruments servant à ses expériences astronomiques ; car il s'amusait à cultiver toutes les sciences et particulièrement la physique pour laquelle il avait montré beaucoup de goût dès son jeune âge.

Pour donner une idée à la fois de l'esprit inventif et de l'extraordinaire énergie de notre héros, il suffit de citer ce faitque, malade de la pierre, il imagina un instrument qui est le point de départ d'où sont sortis plus tard les instruments plus perfectionnés de la lithotritie, instrument avec lequel il s'opérait lui-même et qu'on conserve à Londres dans un musée dechirurgie.

La douloureuse maladie du major Martin l'emporta le 13 septembre 1800, à l'âge de soixante-cinq ans. Son tombeau est situé dans la superbe résidence qu'il s'était fait construire à dix lieues de Lucknow, sur les rives de la Goumtie, sous le nom de *Constantiâ-house*. Cette dénomination « *Constantiâ* » était la moitié de la devise « *Labore et constantiâ* » (*par le travail et la persévérance*), qu'il avait adoptée et qui résume si bien toute sa vie. Sur ce tombeau, construit par lui à l'avance, il avait fait graver cette épitaphe :

Ci-gît Claude Martin,
Né à Lyon en 1735,
Venu simple soldat dans l'Inde,
Et mort major-général.

Martin n'avait jamais oublié sa ville natale. Sa dernière pensée fut pour elle. Par testament, il lui donna la somme de 250.000 roupies pour fonder une institution pour le bien des enfants des deux sexes, et, de plus, 12.000 francs par an pour la libération des prisonniers pour dettes.

La ville de Lyon n'a touché ces sommes qu'en 1826. Elles s'élevaient alors à 1.500.000 fr. environ, indépendamment du capital des prisonniers pour dettes. Plus tard, des sommes diverses s'élevant à plus de 500.000 fr. ont été reçues encore en vertu de certaines dispositions accessoires du testament. Enfin, lorsque la loi française a aboli la prison pour dettes, en 1867, les sommes qui étaient affectées précédemment à la libération des prisonniers, lesquelles s'élèvent aujourd'hui à 30.000 fr. de rente, se sont jointes aux précédentes, pour concourir au même but qu'elles.

L'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon avait été chargée par le testament de Claude Martin d'assurer l'exécution de ses intentions en ce qui concerne sa ville natale. Elle décida en 1825 la création d'une école de garçons, réservant pour l'avenir la question des filles.

L'école La Martinière de Lyon fut ouverte à titre provisoire au Palais Saint-Pierre le 9 juin 1826, et établie à titre définitif dans son local actuel le 2 décembre 1833. Elle a été organisée par M. Tabareau, doyen de la Faculté des Sciences de Lyon, lequel y

est resté professeur jusqu'à sa mort, en 1866. M. Tabareau a consacré ces quarante années de son existence, non seulement à organiser la Martinière, mais à créer pour elle une méthode spéciale d'enseignement qui en fait une des écoles les plus remarquables du monde entier et qui lui a permis de rendre d'immenses services à la région lyonnaise. Une méthode spéciale pour l'enseignement du dessin a été créée aussi à la Martinière par M. Dupasquier, architecte, et c'est cette méthode qui a servi de base à la réorganisation de l'enseignement du dessin dans toute la France, il y a quelques années.

La Martinière des filles a été fondée en 1879, sous la même administration que celle des garçons. Elle est aujourd'hui en pleine prospérité.

L'affection du major Martin pour sa patrie et pour sa ville natale, qui s'est traduite si généreusement par ses dispositions testamentaires, ne s'était pas démentie un seul instant, nous le répétons, pendant toutes les péripéties d'une vie si agitée et écoulée tout entière à des milliers de lieues de la France. Ainsi il refusa toujours de se faire naturaliser anglais. Grâce à ses magnifiques libéralités, Lyon a été doté d'une institution de premier ordre, qui s'est enrichie plus tard d'autres legs inspirés du même sentiment de philanthropie.

La statue en bronze de Claude Martin, œuvre du célèbre sculpteur Foyatier, s'élève dans la cour de l'école la Martinière de Lyon. Elle semble placée là, à la fois pour éveiller le sentiment de la reconnaissance dans le cœur des légions d'enfants qui recueillent le fruit de sa généreuse sollicitude et pour leur offrir un exemple éclatant de ce que peuvent le

travail et la persévérance, ainsi que se plaisait à le répéter le fils du tonnelier lyonnais.

Suchet duc d'Albufera (1779-1826).

Louis Gabriel Suchet naquit à Lyon, le 2 mars 1779. Son père, riche négociant de cette ville, très considéré pour d'utiles découvertes et aussi pour ses services en différentes fonctions municipales, lui fit faire ses études au collège de l'Ile-Barbe, le destinant à lui succéder dans la direction de son commerce.

Survint l'invasion, la levée en masse de 1792. Suchet, âgé de vingt ans, s'enrôla dans la cavalerie nationale lyonnaise. Il fut élu le 12 mai 1793 capitaine d'une compagnie franche formée à Largentière (Ardèche) d'où sa famille était originaire, et, le 20 septembre suivant chef du 4e bataillon de l'Ardèche.

Les premières armes de Suchet eurent lieu en France, d'abord au siège de Toulon où il fit prisonnier le gouverneur anglais général d'Hava, enfin en Vaucluse où, sous les ordres du représentant Maigret en mission dans le département, il prit part à la sanglante exécution de Bédouin.

En 1796, Suchet fut appelé à l'armée d'Italie et prit part aux journées de Lodi, Rivoli, Castiglione, Trente, Arcole. Blessé deux fois grièvement il devint général de brigade et servit sous Brune à l'armée d'Helvétie et bientôt à l'armée d'Italie. Nommé divisionnaire en 1799, pendant que Masséna soutenait le siège de Gênes contre les Autrichiens, il défendit brillamment le pont du Var, ce qui lui valut les félicitations de Carnot.

Suchet se distingua à Austerlitz et à Iéna; puis il

fut envoyé en Espagne avec un commandement indépendant. Il y montra les qualités d'un général en chef et se couvrit d'honneur à Saragosse, à Maria, à Lérida, à Méquinenza, Tortose, Tarragone, Oropeza, Murviedro, Albufera.



Dans cette campagne sanglante, il parvint à se concilier la sympathie de ceux qu'il combattait, à ce point que le roi Ferdinand VII, rétabli sur le trône, le remercia de la façon avec laquelle il avait conduit la guerre à son peuple. Napoléon le fit maréchal de France, duc d'Albufera. Louis XVIII l'éleva à la

pairie. Aux Cent-Jours, chargé de la défense de la frontière des Alpes il arrêta la marche sur Lyon de l'armée autrichienne en signant un traité avec l'ennemi.

Après une courte disgrâce, lors de la rentrée des Bourbons à la seconde Restauration, Suchet reprit son siège à la Chambre des Pairs.

Il mourut près de Marseille au château de Saint-Joseph le 3 janvier 1826. Lyon lui a élevé une statue sur les bords du Rhône.

Soliman-Pacha (1788-1860).

Joseph Sève, qui devait un jour devenir célèbre en Orient sous le nom de Soliman-Pacha, naquit à Lyon, quai Saint-Clair, de parents pauvres. Son père était chapelier, rue de la Barre, et sa mère, originaire de Fontaines-sur-Saône, était fille d'un meunier. De bonne heure, il se signala par son caractère insoumis. A onze ans, son père le fit engager dans la marine. Plus tard, il alla à l'armée d'Italie et fut incorporé au 6e hussards. Sous-lieutenant à Bautzen, il se distingua par sa bravoure. L'Empereur voulut le décorer, le fit appeler, et, en présence des généraux, il dit en lui présentant le ruban de la Légion d'honneur : « Voilà donc cette mauvaise tête, dont on m'a tant parlé ! » Sève s'arrêta, rougit, et bravant le maître : « Si Votre Majesté, répondit-il, n'avait pas autre chose à me dire, ce n'était pas la peine de nous déranger. » Et faisant volter son cheval, il piqua de l'éperon et alla reprendre son rang au milieu de ses hussards. L'Empereur resta là interdit, immobile, sa croix à la main. Sève ne fut pas puni ; mais ni ce jour, ni plus tard il ne fut décoré.

A la rentrée des Bourbons, il se compromit en

voulant sauver le maréchal Ney et tomba dans la détresse. Il passa en Egypte avec des lettres du comte de Ségur, se donna pour un colonel de l'armée française et organisa à l'européenne les troupes de Méhémet-Ali.

Pendant la guerre de Morée, Sève devenu Soliman-Aga, puis Soliman-Bey, enleva, à la tête d'un régiment égyptien, sous le canon des forts de Navarin, l'île de Sphactérie vigoureusement défendue par des patriotes français et italiens, permit à Ibrahim-Pacha de s'emparer de la ville, poursuivit et battit les Grecs dans toutes les rencontres. Nommé gouverneur de Tripolitza, il sut se faire adorer des vaincus.

Après la victoire remportée par les flottes européennes à Navarin, les Egyptiens durent rentrer chez eux. Soliman-Pacha fut envoyé par Mehémet-Ali contre le pacha de Syrie Abdalah et vint mettre le siège devant Saint-Jean d'Acre. Le sultan irrité envoie une armée au secours de son vassal; Soliman laisse le fils de Méhémet-Ali, Ibrahim, devant Saint-Jean d'Acre; il va au devant des Turcs sur lesquels il remporte à Homs une victoire d'autant plus brillante que ses adversaires sont deux fois plus nombreux, et, le 27 mai 1832, Acre, l'invincible, tombe aux mains des Egyptiens. Une nouvelle armée turque, envoyée par le sultan fut taillée en pièces à Beylam et à Konieh, grâce au génie stratégique de Soliman-Pacha. C'en était fait de l'Empire Ottoman, si le pacha d'Egypte n'eût donné l'ordre à son généralissime de se retirer.

Dix ans se passèrent pendant lesquelles l'Egypte, bien administrée, ayant soumis la Syrie, l'Arabie, la Nubie, passa au rang d'une grande puissance. Mais

la Turquie avait, pendant ce temps, guéri ses blessures et réorganisé ses armées. Le sultan n'oubliait pas qu'il avait des injures à venger.

Des officiers prussiens, parmi lesquels un transfuge danois, le baron de Moltke, avaient préparé et promis la victoire. En 1839, la Turquie, sûre d'elle-même, souleva des difficultés, se brouilla avec le pacha d'Egypte, et les troupes turques commandées par Hafiz et de Moltke envahirent les territoires soumis à Méhémet-Ali. C'est sur eux que Soliman-Pacha remporta la célèbre victoire de Nezib où 40.000 Egyptiens eurent à lutter contre 60.000 Turcs établis sur une montagne, dans une position tellement forte qu'un mouvement offensif de leurs adversaires paraissait un acte de souveraine folie. Grâce à une manœuvre audacieuse de Soliman-Pacha, les Turcs furent mis en déroute, et le baron de Moltke s'enfuit dans les montagnes avec les généraux turcs. Si Soliman eût pu lire dans l'avenir et que, de son yatagan, il l'eût abattu à ses pieds, peut-être la France n'eût-elle pas eu 1870, peut-être n'eût-elle pas été vaincue par les combinaisons de ce stratégiste qui, du fond de son cabinet, organisa sa défaite !

L'Europe, on le sait, fit payer cher à Méhémet-Ali sa gloire et ses conquêtes. Mais Soliman resta généralissime et tous ses soins jusqu'à sa mort furent de conserver à ses compagnons la discipline, l'organisation et la bravoure qui, sur les champs de bataille, en avaient fait des héros. En 1848, il vint en France avec Ibrahim et reçut, dans sa patrie, le plus somptueux accueil ; le roi Louis-Philippe le fit grand officier de cette Légion d'honneur dont il n'était pas même chevalier. A ses funérailles, dix mille personnes sui-

virent son convoi, prouvant par leurs larmes que l'Egypte avait fait une perte irréparable.

A ce Lyonnais, Français dans sa vie et jusqu'à son dernier jour, à ce soldat toujours victorieux, modèle de générosité, de bravoure et de fidélité, la France n'a érigé ni monument, ni souvenir. A Lyon pas plus qu'à Paris, Joseph Sève n'a donné son nom à aucune place, à aucune rue ; il est à peine connu. Mais, malgré l'indifférence de ses compatriotes, l'histoire ne l'a pas oublié et il a laissé un nom immortel.

IV. — ÉCRIVAINS

Si des choses de la guerre nous passons à celles de l'esprit, nous trouvons dans tous les genres de littérature des auteurs dignes d'être connus. Nous allons passer en revue les principaux.

Louise Labbé (1526-1566).

Louise Labbé, surnommée la Belle Cordière, est une des illustrations féminines de Lyon, aussi célèbre par les incidents de sa vie que par ses vers. Son père, bien que simple marchand, lui fit donner une brillante instruction ; elle apprit le grec, le latin, l'espagnol, devint parfaite musicienne, excella dans les travaux à l'aiguille et brilla tout autant dans les salles d'armes et les manèges.

Ses contemporains la présentent comme douée d'une beauté séduisante. Les poètes célébrèrent à

l'envi son front de cristal, l'arc d'ébène de ses sourcils, les roses épanouies de son teint, ses cheveux d'or, sa belle main et ses petits pieds. A seize ans, sous le nom de capitaine Loys, elle suivit les troupes envoyées par François Ier en Roussillon sous la conduite du Dauphin. Au retour de l'expédition, elle déposa la lance et se maria à un riche cordier, Ennemond Perrin, d'où lui vint son nom de Belle Cordière. Sa maison, qui était une des plus belles de Lyon, devint le rendez-vous de la société élégante, des grands seigneurs comme des artistes et des poètes.

Louise Labbé a beaucoup écrit. Ce que l'on connaît le mieux d'elle, c'est un petit volume, véritable bijou typographique, paru en 1555 chez Jean de Tournes. Il s'ouvre par une épître-préface à Clémence de Bourges où l'auteur revendique pour son sexe une part dans les travaux intellectuels. Après vient le *Débat d'Amour et de Folie*, fable gracieuse, digne de l'antiquité, toute de finesse et d'observation, et, qui mieux est, toute d'invention. Le sujet est, en effet, traité pour la première fois. L'Amour se prend de querelle avec la Folie, fille de Jupiter, et veut la frapper de ses traits. La Folie échappe en se rendant invisible ; pour se venger, elle aveugle l'Amour et couvre ses yeux d'un bandeau magique. De là, plainte au tribunal du maître des Dieux, plaidoieries des avocats et sentence qui condamne la Folie à servir de guide à l'Amour aveuglé par elle. Ce morceau, à lui seul, aurait suffi à établir la réputation de Louise Labbé. Il faut encore citer : l'*Ode à l'Etoile du Soir*, l'*Ode à la bien aimée*, traduite de Sapho, une *Epître ou élégie aux dames de Lyon* et un certain nombre de sonnets remarquables.

Mme Récamier (1777-1849).

Mme Récamier a été la plus belle personne de son temps. Elle n'a rien ou presque rien écrit. Mais sa maison a été un centre littéraire ; elle a su grouper et retenir autour d'elle les écrivains les plus distingués.



C'en est assez pour lui assurer une place dans l'histoire de notre littérature.

Juliette Bernard naquit à Lyon, près des Terreaux, le 4 décembre 1777. Son père ayant été nommé receveur des finances à Paris, elle fut mise au couvent durant quelques années jusqu'au jour où, à l'âge de

16 ans, rappelée auprès de ses parents, elle épousa M. Jacques Récamier, banquier estimé, riche, mais beaucoup plus âgé qu'elle. A cette union une seule chose manqua, l'amour. L'un était tout à ses affaires, l'autre aux agréments qu'une société brillante lui procurait.

Pendant la Terreur, le ménage dut, à l'amitié de Barrère, une protection contre les violences de ces jours troublés. Ils vécurent tranquilles, et, si leurs fenêtres furent closes, leurs salons ne furent jamais complètement fermés, Pendant le Directoire, Mme Récamier se tint à l'écart, évitant de paraître à des fêtes dont le caractère répugnait à son tact et à sa dignité. En 1798, son mari, dont la fortune était devenue considérable, acheta l'hôtel Necker, rue du Mont-Blanc, aujourd'hui de la Chaussée-d'Antin, et l'ouvrit à une société d'élite composée d'écrivains célèbres, d'artistes illustres et aussi de quelques émigrés plus amis de la paix que de la guerre, qui ne voyaient dans le Premier Consul et ses généraux que des parvenus sans manière et sans éducation. Il y avait comme un air de fronde dans ces salons plus ouverts au monde ancien qu'au monde nouveau. Le pouvoir s'en aperçut bien vite. Une personne surtout eut le don de lui déplaire; ce fut la fille de Necker, Mme de Staël, l'assidue de cet intérieur brillant, l'écrivain hostile au despotisme, alors même qu'il est accompagné de la gloire. Malgré des avis réitérés venus de haut, l'amitié des deux jeunes femmes ne fit que grandir, et rien ne put la troubler. Ce fut une mauvaise note pour Mme Récamier dans l'esprit de Napoléon.

Deux ans plus tard, M. Récamier éprouva un

désastre dans ses affaires ; son sort se trouva tout entier entre les mains de l'Empereur dont la rancune lui refusa tout appui. Il fallut vendre le vaste hôtel de la rue du Mont-Blanc,le beau château de Clichy et se réfugier rue Basse-du-Rempart, dans un petit appartement, tout juste assez grand pour contenir les amis fidèles.

Sous la Restauration, Mme Récamier, forcée de réduire encore ses dépenses, vint occuper, à l'Abbaye aux-Bois, une modeste retraite. Ce fut dans le salon que lui cédèrent les religieuses que, jusqu'à la fin de sa vie, elle vit accourir tout ce qui, en Europe, avait l'amour du grand, du bon et du beau ; elle sut régner sur les esprits les plus nobles et les plus intelligents de son temps : les deux Montmorency, Chateaubriand, Ballanche, Benjamin Constant, Gérando, Jordan, Ampère, etc., à qui elle inspira autant de dévouement que de respect. Les jeunes d'alors, Lamartine, Tocqueville, Ozanam, Sainte-Beuve, Villemain, vinrent, à leur tour, admirer la grâce et la beauté survivant à la jeunesse et l'esprit des temps anciens, sous des cheveux à peine blanchis.

Mme Récamier mourut le 11 mai 1849, emportée par une de ces attaques de choléra qui firent alors tant de ravages. A seize ans, Laharpe avait dit d'elle : qu' « elle avait le goût aussi pur que l'âme. » A cinquante, Chateaubriand ajouta : « qu'elle avait la mémoire aussi bonne que le cœur » ; et Benjamin Constant « trouvait son âme supérieure à sa beauté. »

Ballanche (1776-1847).

Fils d'un libraire de Lyon, Ballanche eut une enfance studieuse et rêveuse. Sa disposition à la

mélancolie fut augmentée par une grave maladie qui le défigura et aussi par la vue des ruines que la Terreur avait accumulées dans sa ville natale. Ce fut dans ses heures de méditation solitaire qu'il conçut et développa le système de philosophie sociale qui fera vivre son nom.

Aimé et aussi un peu raillé de ses contemporains, oublié des générations suivantes, Ballanche a été remis en vue dans ces dernières années. Sa *Palingénésie* ou *Rénovation sociale* a trouvé des lecteurs et même fait des adeptes.

Il débuta par le poème historique et philosophique d'*Antigone*, bientôt suivi d'un *Essai sur les institutions sociales dans leurs rapports avec les idées nouvelles.* Dans ce livre, l'époque de la Restauration était envisagée du point de vue élevé où la charte de 1814 avait placé quelques hommes de bonne foi et de bonne volonté, qui prétendaient *renouer la chaîne des temps*, c'est-à-dire rattacher à la tradition nationale le développement nouveau de la société moderne.

Vint ensuite *Orphée*, nouveau poème historique, mais d'une portée bien supérieure à celle d'*Antigone*. C'est l'exposition symbolique de la manière dont s'opère toute grande évolution sociale. Le poète a choisi la fondation de la civilisation grecque, tout comme, lorsqu'il s'est agi de l'évolution des diverses classes d'une même cité, il a choisi l'histoire romaine pour symbole général de la lutte des races et des intérêts. Les principes philosophiques de cette méthode sont développés, sous le titre de *Palingénésie sociale*, dans les prolégomènes généraux qui forment l'*Introduction d'Orphée*.

Le dernier ouvrage publié par Ballanche est la *Vision d'Hébal*, chef d'un clan écossais. Hébal, doué de seconde vue, saisit dans un éclair de sa pensée toute l'évolution historique de l'humanité. Ce livre, très sommaire, est le résumé de la philosophie de Ballanche ; mais il est empreint d'une couleur mystique qui en rend l'intelligence assez difficile.

Ballanche a laissé un des noms les plus purs de notre époque.

Sa vie s'écoula dans une retraite contemplative, et dans la culture assidue et touchante de quelques amitiés de choix, à la tête desquelles se trouvaient Chateaubriand et Mme Récamier.

Victor de Laprade (1812-1883).

C'est à Lyon que Laprade s'est formé et qu'il a passé presque toute sa vie. Aussi a-t-il sa place marquée parmi les Lyonnais illustres.

Né à Montbrison d'une ancienne famille du Forez, Pierre Marie Victor Richard de Laprade fit ses humanités au lycée de Lyon, étudia le droit à Aix, et, gardant comme une défiance de son goût pour les lettres, se fit inscrire au barreau de Lyon, plaida même et songea à entrer dans la magistrature.

Mais bientôt la vocation l'emporta, et, après deux poèmes publiés en 1839 et 1840, il fit paraître *Psyché* (1841) et *Odes et Poèmes* (1844). Ce sont deux très belles œuvres : naïveté d'émotion, grandeur du sentiment, hauteur de la pensée, sens profond de la nature, harmonie du vers, touchante mélancolie, tout annonçait en Laprade un second Lamartine.

En 1845, M. de Salvandy, ministre de l'Instruction publique, le chargea d'une mission en Italie, et,

à son retour, le nomma professeur à la Faculté des Lettres de Lyon. C'est de là qu'il publia de nouvelles poésies : *Poèmes évangéliques* (1852), *Symphonies* (1855), *Idylles héroïques* (1858), et un volume d'*Etudes d'art et de morale*. C'est de là aussi qu'il fut appelé par l'Académie française à succéder à Alfred de Musset (1858).

Au milieu de ses paisibles études, Laprade, malgré sa discrétion, n'en eut pas moins affaire au gouvernement impérial. Provoqué par un article du *Constitutionnel*, il répondit par une satire politique, les *Muses d'Etat* (1861) qui le fit destituer par décret motivé de Napoléon III. C'était pour lui et les siens la pauvreté. Il la supporta noblement, sans vouloir même accepter la réintégration que l'Empire lui offrit à la fin de 1869.

Le 8 février 1871, les électeurs du Rhône l'envoyèrent à l'Assemblée Nationale, où il joua un rôle assez effacé. En 1873, il donna sa démission pour cause de santé. La guerre lui avait inspiré ses *Poèmes civiques* (1873), et dans sa retraite studieuse, aux rares heures où il n'était pas obsédé par la maladie, il composa le beau *Livre d'un père*. « Ce fut, a dit « M. François Coppée, ce fut l'admirable testament « littéraire et moral d'un poète qui a suivi la route « de l'art, les yeux toujours fixés sur l'étoile de « l'idéal, d'un poète qui serait au premier rang, s'il « n'était pas né dans un siècle qui a donné à la France « Alfred de Musset, Vigny et Victor Hugo. »

Laprade mourut en 1883 laissant, avec des œuvres d'une haute inspiration morale, l'exemple d'une vie de travail et de vertu.

Ozanam (1813-1853).

Bien que né à Milan, Frédéric Ozanam appartient à une famille lyonnaise, déjà connue par les travaux d'un savant mathématicien.

Après de brillantes études au lycée de Lyon, il se rendit à Paris pour étudier le droit. Elevé par sa mère dans les sentiments de la plus vive piété, il se mit en relations avec les chefs du parti catholique libéral, Lacordaire et Montalembert. Ce fut lui qui, avec sept autres étudiants, jeta, en 1833, les fondements de la Société de Saint-Vincent de Paul, association célèbre qui devait avoir plus tard un accroissement si rapide. Il fut, en même temps, un des membres les plus actifs de la Propagation de la Foi, grande institution de propagande catholique née à Lyon et qui couvre le monde de ses missionnaires.

Lors de la création des concours d'agrégation pour les facultés des lettres, sous le ministère Cousin, en 1840, il subit l'épreuve et fut nommé agrégé. En 1841, il prit possession à la Sorbonne de la chaire de littérature étrangère et succéda à Fauriel, en 1845. Chargé par M. de Salvandy d'une mission en Italie, il se rendit à Rome au moment où Pie IX, qui venait de monter sur le trône, était regardé par l'opinion publique comme disposé à se mettre à la tête de l'Italie pour la régénérer par la liberté. Il partagea les espérances que les néo-catholiques, ses amis, fondaient sur le Pontife romain. Candidat aux élections pour l'Assemblée constituante en 1848, à Lyon, il ne fut point élu. Il se remit à l'étude avec ardeur.

Doué d'une imagination vive et enthousiaste, écrivain correct, élégant et coloré, professeur éloquent,

Ozanam a laissé un grand nombre d'articles et d'ouvrages, parmi lesquels il convient de citer le *Dante et la Philosophie catholique au* XIIIe *siècle* et ses *Etudes germaniques pour servir à l'histoire des Francs*, qui lui valurent le prix Gobert en 1849. Il est mort prématurément d'une maladie de poitrine en 1853.

Joséphin Soulary (1815-1891).

Ce fut un aimable et doux poète que cet écrivain timide, ennemi du bruit et de la réclame, qui, toute sa vie, fut épris des champs et n'était heureux que sur les pentes du Bugey, le fusil ou le pinceau à la main. Né à Lyon, il fut mis en nourrice jusqu'à sept ans près de Belley, puis élevé à Montluel par un instituteur qui le battait. Engagé volontaire à seize ans, il devint poète en dépit des amertumes de la vie militaire. Son engagement terminé, il s'empressa de revenir à Lyon et entra dans l'administration. Il fut chef de division à la préfecture, puis bibliothécaire du Palais des Arts.

En 1857, il publia ses premiers vers : *A travers champs*, puis, les années suivantes, *les Cinq cordes du luth*, *Paysages*, *le Chemin de fer*, *une Mendiante au congrès scientifique*, etc. En 1847, parurent ses *Ephémères*. Le public resta froid ; le poète fut découragé.

En 1859, le succès vint enfin. Soulary donna ses *Sonnets humoristiques*, dont le célèbre imprimeur Louis Perrin fit une édition de luxe ; en 1862, les *Figulines ;* en 1864, les *Sonnets ;* en 1870, *les Diables bleus* et *Pendant l'invasion*. Peu après, l'éditeur Lemerre donna de ses œuvres une édition complète qui le mit au premier rang. En 1876, parurent la

Chasse aux mouches d'or, puis les *Rimes ironiques.* Ses sonnets ont une perfection de facture qu'on n'a jamais atteinte.

Soulary mourut en juin 1891 dans sa villa des Gloriettes qui domine le cours du Rhône, regretté de ses nombreux amis. Nul plus que lui ne mérite d'être aimé.

Jean Tisseur (1814-1883).

Il convient de faire ici une place à Jean Tisseur poète et philosophe lyonnais qui, tout en exerçant ses fonctions de secrétaire de la Chambre de Commerce, composa d'agréables poèmes : *Idylle grecque, la Locomotive, le Javelot Rustique.*

Pierre Dupont (1821-1870).

Armand Silvestre a caractérisé l'œuvre de Dupont en des lignes qu'il faut citer : « Pierre Dupont fut « grand, dit-il, parce qu'il grandit la chanson à sa « propre taille, à la mesure de son propre génie. « Béranger, Tyrtée nouveau, avait su lui donner « l'ampleur majestueuse de l'ode. Dupont, héritier « de Théocrite et quelquefois d'Homère, y fit revivre « l'idylle et l'antique épopée. Il y chanta la nature « en philosophe comme Lucrèce, en poète d'amour « comme Virgile, et, dans la chanson française, il « sut enfermer la noblesse de tous les genres connus « et déjà immortalisés. »

Il naquit à Lyon, sur le quai du Rhône, le 23 février 1821, d'une famille de forgerons originaire de Provins. Orphelin de bonne heure, il fut élevé par un vieux prêtre, curé de Rochetaillée, qui se chargea de son éducation et le mit au séminaire de Largentière. Bien vite ses goûts pour la poésie se révélèrent, et le

jeune séminariste abandonna une carrière pour laquelle il était sans vocation. Entré chez un notaire de Lyon comme clerc, puis dans une maison de banque, il ne tarda pas à gagner Paris où ses débuts furent très difficiles. Grâce à la protection de l'académicien Lebrun, il réussit à se tirer d'embarras; le prix de son poème les *Deux Anges* servit à lui fournir un remplaçant et à le libérer du service militaire.

La période active et brillante de sa vie, celle qui vit naître ses chefs-d'œuvre, va de 1848 à 1860. De cette époque datent ces chefs d'œuvre immortels : *la Vigne*, *les Bœufs*, les *Louis d'or*, *l'Action*, et ce poème merveilleux d'inspiration, les *Sapins*. Voilà pour le répertoire courant qui a pour interprètes des milliers et milliers d'hommes. Mais comment ne pas citer : *le Chauffeur de locomotive*, *le Bûcheron*, *les Taureaux*, *les Dieux*, *le Rêve que j'ai rêvé*, *la Vierge aux oiseaux*, *le Cuirassier de Waterloo*, *le Rossignol et les Roses*? La nature, qui l'attirait de toute son attraction mystérieuse, lui dicta ses chants les plus beaux, et ce sont ceux-là qui survivront au temps, qui traverseront les âges.

Il ne faut pas oublier non plus tous ces chants dont la célébrité fut éphémère, mais qui n'en aidèrent pas moins, sous l'Empire, à la conquête des libertés perdues. A leur auteur, ils valurent la déportation à Lambessa et sept années d'exil.

Toute sa vie, Pierre Dupont fut un bohème au vrai sens du mot. On le voyait jadis dans cette façon d'auberge pour les artistes, installée en plein Paris, qui coupait de son enseigne la rue Jacob et où tant d'hommes célèbres depuis se donnaient rendez-vous : Gambetta, Baudelaire, Henner, etc... Ses dernières années

ne sauraient être données en exemple; les mauvais vins mirent leur râle dans ce gosier digne de l'ambroisie. Trahi par la voix superbe et vibrante qu'il possédait jadis, il en fut réduit d'abord à réciter ses vers, puis à en siffler l'air en le scandant, du bout des doigts, sur les tables. Tous ses amis se groupaient alors autour de lui, au *Buffet germanique*, pour écouter les adieux d'une muse réduite presque à la pantomime pour exprimer sa dernière plainte. La mort qui l'atteignit dans le vacarme des terribles événements de 1870, fut pour lui silencieuse et obscure.

V. — SAVANTS

Dans le domaine de la science, aucun département français ne peut se mettre au-dessus du Rhône. A la botanique, il a donné les Jussieu; à la science vétérinaire Bourgelat, le fondateur des écoles où l'on enseigne la médecine pour les animaux; à la science électrique, le grand Ampère, l'initiateur de l'électrodynamique et de la télégraphie; à la physiologie Claude Bernard. A eux seuls, ces quatre hommes suffisent à fonder la réputation scientifique de la ville qui les a vus naître.

Bernard de Jussieu (1699-1777.)

En un siècle et demi, la famille lyonnaise des Jussieu a donné à la France cinq naturalistes.

Le plus illustre est Bernard de Jussieu. (1699-1777)

Frère de deux savants, *Antoine* qui nous fît connaître le caféier et *Joseph* qui rapporta d'Amérique l'héliotrope, la pervenche et l'extrait de quinquina, Bernard est un des grands noms de la science française.

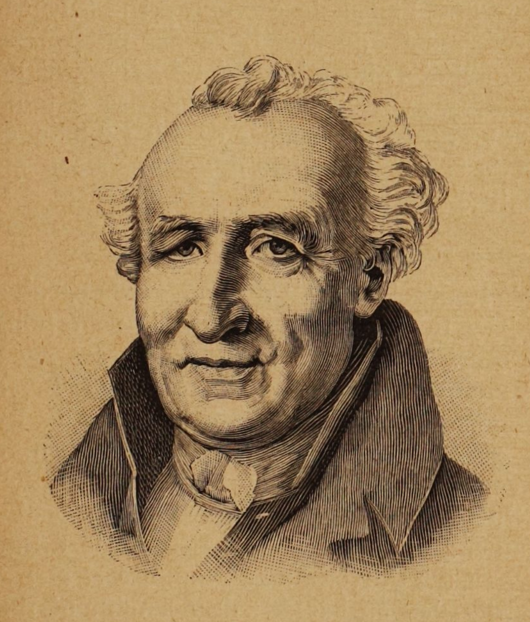
Après avoir achevé ses études à Paris en 1714, sous la direction de son frère Antoine, professeur au Jardin du Roi (1), il l'accompagna dans un voyage scientifique aux Pyrénées et aux Alpes; puis, il se fit recevoir docteur en médecine à Montpellier, en 1720. Mais son excessive sensibilité l'écarta bientôt de la médecine, et il se consacra tout entier à la science. Il obtint de suppléer Vaillant, démonstrateur au Jardin du Roi, et de lui succéder en 1722. Avec lui, le Jardin qui n'était guère jusque-là qu'un droguier, s'enrichit de collections, de serres et de cultures savantes.

Bernard a peu écrit : il n'a laissé qu'une édition de l'*Histoire des Plantes* de Tournefort qui lui ouvrit les portes de l'Académie des sciences, en 1725, et quatre mémoires fort courts. Mais son œuvre, aussi vaste que ses travaux, est immense. Choisi, en 1759, par Louis XV pour mettre en ordre les plantes de Trianon, il les distribua d'après un ordre tout nouveau : le simple catalogue qu'il publia alors, contenait les clefs de la méthode naturelle et les principes de toute la science botanique. Jusqu'à lui, la Botanique n'était qu'une description artificielle des plantes. Bernard, prenant pour principe la loi féconde de la subordination des caractères, fonda la *classification naturelle* telle que la place occupée par chaque plante fait connaître en même temps son histoire et ses propriétés.

1. Aujourd'hui, le jardin des Plantes.

Ces principes devaient être la base d'étude de tous les grands naturalistes du XIXe siècle.

Science et modestie, Bernard de Jussieu réalisa dans sa vie l'idéal du savant. Content de son humble situation, il consacra tout son temps à ses fonctions



et à l'étude, qui lui coûta la vue. Aimé de Louis XV qui s'intéressait à ses travaux, d'une réputation universelle, il ne chercha jamais à en profiter pour obtenir les honneurs ou la fortune ; bien plus, à la mort de son frère, il refusa d'occuper au muséum la place que celui-ci laissait vacante. Il appela auprès de lui ses neveux, les éleva et fit un savant de l'un d'eux,

Antoine-Laurent (1748-1836) qui devait appliquer ses théories et les publier en 1788-1789 dans son grand ouvrage de classification naturelle où 20.000 plantes sont rangées en 100 ordres et 1.754 genres.

Ainsi Bernard de Jussieu nous a laissé, avec son œuvre, un grand exemple d'amour de la science, de désintéressement, de travail et de modestie. La réponse qu'il fit à quelqu'un qui lui dénonçait un de ses plagiaires, pourrait servir de devise à tous les hommes vraiment préoccupés du bien public et du progrès de la science : « Qu'importe, pourvu que la chose soit connue! »

Claude Bourgelat (1712-1779).

Claude Bourgelat naquit à Lyon, sur la paroisse de Saint-Nizier le 11 novembre 1712, d'une famille de commerçants honorables. Plusieurs de ses ancêtres avaient rempli des places municipales et judiciaires. Son père, Pierre Bourgelat, était échevin de Lyon, et son grand-père maternel, Jean Terrasson, était ancien conseiller et procureur du roi en l'élection de Lyon. On raconte qu'après avoir fait d'excellentes études au collège de la Trinité, il étudia le droit, fut reçu avocat à l'Université de Toulouse et alla exercer sa profession au barreau de Grenoble où il se fit remarquer; mais qu'ayant gagné une cause mauvaise, il rougit de son triomphe, renonça à la carrière qu'il avait choisie et s'engagea dans les mousquetaires. Il est probable que ce récit est erroné et qu'il repose sur quelque analogie de nom, car on ne trouve aucune trace du passage du jeune avocat, soit à l'Université de Toulouse, soit au barreau de Grenoble. Ce qui n'est pas douteux, c'est que son goût pour le cheval

le porta à entrer dans les mousquetaires, et cette passion qu'il avait dès son enfance fit qu'il devint en peu de temps le plus habile écuyer du royaume. A ce titre, il sollicita et obtint, le 18 août 1740, la direction de l'Académie du Roy à Lyon.

Mais cette renommée ne suffisait pas à Bourgelat. Sa vaste érudition lui avait permis de constater que la médecine des animaux domestiques était entre les mains d'empiriques dépourvus des connaissances fondamentales sur lesquelles doit reposer l'art de guérir. Appelé lui-même à écrire sur le cheval en santé et en maladie, il ne voulut pas employer une plume profane ; il étudia avec ardeur l'organisation et les maladies des animaux sous la direction de deux savants, membres du collège de chirurgie, Pouteau et Charmeton.

Fonder une école où l'on instruisait, dans l'anatomie, la thérapeutique et la ferrure, les jeunes hommes qui, par profession, sont appelés à donner des soins aux animaux, tel fut le projet, ambitieux pour l'époque, que Bourgelat caressa ensuite de 1740 à 1761.

Cet établissement, où les gentilshommes achevaient leur éducation et se préparaient surtout à la carrière militaire existait depuis 1620, à l'Hôtel Saint-Véran, sur les remparts d'Ainay. Sous la main habile du nouveau maître, dont la réputation s'étendait au loin, cette école devint célèbre ; la jeune noblesse affluait de toutes les provinces de la France pour recevoir les leçons de Bourgelat. Jamais aucun maître d'équitation n'avait joui chez nous d'une faveur aussi considérable. Les étrangers et surtout les Anglais le proclamèrent le premier écuyer de l'Europe.

Lié avec Bertin, alors intendant de la généralité de Lyon, Bourgelat lui soumit un plan pour l'enseignement de la médecine vétérinaire dans une école. Nommé lieutenant général de la police à Paris, Bertin obtint ensuite le portefeuille de contrôleur général des finances, et un des premiers actes de son administration fut de remplir le vœu que Bourgelat lui avait souvent exprimé.

Le 4 août 1761, un arrêt du Conseil autorisa Bourgelat à établir à Lyon une école dans laquelle on s'occuperait de la connaissance et du traitement des maladies des animaux et lui fournit une subvention. Installée d'abord dans l'ancien logis de l'Abondance, faubourg de la Guillotière, cette école fut ouverte le 15 février 1762. Elle acquit promptement une célébrité que sa bonne organisation justifiait et devait lui assurer. L'ordre qui y régnait était tel que l'affluence des élèves y arrivant de toutes parts, n'y apportait ni trouble, ni confusion. Les élèves étaient logés et nourris à peu de distance de l'école. Pour l'enseignement, ils étaient divisés par brigades; outre les leçons générales des maîtres, ils recevaient des démonstrations journalières faites par chaque chef de brigade, choisi parmi les élèves les plus instruits et les plus aptes. De cette façon, et grâce à cette sorte d'enseignement mutuel, il y avait à différentes heures plusieurs répétitions dont chaque élève pouvait profiter.

Au surplus, Bourgelat sut s'entourer promptement de collaborateurs habiles, tels que l'abbé Rogier pour la botanique et Bredin pour la pathologie.

Le succès que cette école obtint dès sa première année, fut considérable; il alla toujours grandissant

et appela l'attention même des gouvernements étrangers qui y envoyèrent des élèves destinés à importer le nouvel enseignement dans leur pays. Aussi, convaincu des avantages de cette institution, le gouvernement, par arrêt du 30 juin 1764, donna à l'Ecole de Lyon le titre d'*Ecole royale vétérinaire*, et à Bourgelat, son fondateur, le brevet de directeur-inspecteur des écoles vétérinaires du royaume, créées ou à créer, ainsi que celui de commissaire général des haras. L'année suivante, il l'appela à Paris pour organiser, sur le plan de celle qu'il avait fondée à Lyon, une seconde école qui fut placée dans le château d'Alfort, près du confluent de la Marne et de la Seine. Dès 1767 cette nouvelle école était en pleine activité.

L'Ecole vétérinaire de Lyon, conçue et organisée par Bourgelat, fut donc le berceau de la médecine vétérinaire. C'est de notre ville que celle-ci s'étendit peu à peu en France, en Europe, dans le monde entier.

Bourgelat fut le créateur d'une science qui a rendu et rendra à l'agriculture, à la fortune et à l'hygiène publiques des services considérables. A ce titre son nom est impérissable.

Comme tous les novateurs, Bourgelat se donna tout entier à son œuvre. Non seulement il écrivit pour l'instruction de ses premiers élèves des livres élémentaires sur toutes les branches de l'art de guérir ; mais, quoique peu fortuné, il n'hésita pas à abandonner le plus important de ses privilèges, le produit des fiacres de Lyon, pour l'entretien de ses écoles.

Aussi, à sa mort, survenue à Paris en 1779, sa

famille ne put-elle subsister que par les bienfaits du gouvernement.

Bourgelat était devenu une notabilité. Instruit et distingué, il jouissait à Lyon de la considération publique et de l'estime des savants de tous les pays. Il fut reçu membre correspondant des Académies des sciences de Paris et de Berlin ; il entretint des relations épistolaires avec Diderot, Buffon, lord Pembrocke, Charles Bonnet, Hebenstreit, Haller, c'est-à-dire avec tous les grands esprits de son époque et fut un des plus estimables collaborateurs du Grand Dictionnaire des sciences. Frédéric le Grand le consulta sur la meilleure allure à faire prendre aux chevaux pendant les charges de cavalerie, et Voltaire lui-même eut avec lui, en 1771, une correspondance charmante.

Bourgelat a publié plusieurs ouvrages. Le premier intitulé : *Le nouveau Newcastle*, ou *Traité de cavalerie* (Lausanne, 1747, in-12), parut en 1747. Le second *Les éléments d'hippiatrique* ou *Nouveaux principes sur la connaissance et sur la médecine des chevaux*, parut à Lyon de 1750 à 1753. En 1765, il donna *La matière médicale raisonnée*, en 1766 *un Précis anatomique du corps du cheval comparé à celui du bœuf et du mouton*, l'année suivante son *Art vétérinaire ou Médecine des animaux*, programme d'un travail plus considérable, et, en 1768, le *Traité de la conformation extérieure du cheval*, ouvrage important qui n'a pas eu moins de cinq éditions.

Pour rendre hommage à la mémoire de l'illustre fondateur des écoles vétérinaires, et à la demande des chefs et des élèves de ces établissements, le gouvernement confia au statuaire Boisat l'exécution en

marbre blanc de deux bustes de Bourgelat qui furent placés l'un à l'Ecole d'Alfort, l'autre à celle de Lyon. Cette école, en l'an V (1796), fut transférée à l'extrémité nord-ouest de la ville, sur la rive droite de la Saône, dans un bâtiment ayant appartenu aux religieuses franciscaines dites de sainte Elisabeth, alors connu plus particulièrement sous le nom de Maison des deux amants. C'est dans ce local, agrandi plus tard par l'adjonction d'un immeuble voisin, qu'elle se trouve encore et qu'elle continue la série de succès inaugurés par son fondateur.

Une statue de Bourgelat érigée en 1876, par souscription publique, orne la cour d'honneur de cet établissement. Une rue située près de l'emplacement de l'ancienne Académie d'équitation, à Ainay, consacre encore le souvenir de Bourgelat, du Lyonnais qui mérite à juste titre de figurer dans la pléiade de nos concitoyens dignes de mémoire.

Ampère (1775-1836).

André-Marie Ampère est né à Lyon, sur Saint-Nizier, le 22 janvier 1775. C'est à Polémieux, au Mont-d'Or, que se sont écoulées ses jeunes années. Ses parents, retirés du commerce, y avaient acquis une propriété. Son père, J.-J. Ampère, juge de paix à Lyon en 1793, résista à la municipalité terroriste et fut envoyé à l'échafaud par Dubois-Crancé. Il écrivit en mourant, à sa femme une lettre touchante, où il s'excusait de la laisser sans fortune, disant que les seules dépenses exagérées qu'il avait faites étaient pour sa bibliothèque et ses instruments, et ajoutant cette prophétie : « Quant à mon fils, il n'y a rien que je n'attende de lui. » André-Marie avait alors dix-

huit ans et déjà, sans le secours d'aucun maître, il avait acquis une somme énorme de connaissances en littérature, en philosophie, en sciences naturelles et mathématiques.

Il a raconté dans son journal ses uniques amours avec celle qui fut sa femme bien-aimée. Commencées, en herborisant, en 1796, ce ne fut qu'en 1799 qu'elles aboutirent à un mariage avec Julie Carron. Jeune, pauvre et n'ayant d'autres ressources que des leçons de mathématiques, les commencements furent pénibles, bien que cette union lui eût apporté toutes les joies qu'il y avait rêvées. En 1801, André-Marie fut nommé professeur de chimie et de physique à l'école centrale de l'Ain, et quand, en juillet 1804, il revint à Lyon, nommé professeur au lycée, ce fut pour recueillir le dernier soupir de celle qu'il avait tant aimée. Cet événement ajouta à sa mélancolie naturelle; il se plaisait aux maximes pessimistes de l'Ecclésiaste et de Pascal, et savait l'*Imitation* par cœur.

Mais la métaphysique, qui séduit toujours les grands esprits, ne lui fit pas oublier les sciences. Successivement il fut nommé répétiteur d'analyse à l'Ecole polytechnique (1804), membre du bureau consultatif des arts et métiers (1806), inspecteur général de l'Université (1808), professeur d'analyse à l'Ecole polytechnique (1809), membre de l'Institut (1814) et de la plupart des Académies étrangères. A cette époque, ses principales productions scientifiques étaient :

Des considérations générales sur les intégrales des équations aux différences partielles.

Démonstration d'un théorème nouveau, d'où l'on

peut déduire toutes les lois de la réfraction ordinaire et extraordinaire.

Mémoire sur la détermination de la surface courbe des ondes lumineuses dans un milieu dont l'élasticité est différente suivant les trois dimensions.

Mais c'est à partir de 1820 qu'André-Marie trouva sa voie et est devenu le grand Ampère. Jusqu'en 1819, on ne connaissait du magnétisme terrestre, que les faits de l'aiguille aimantée et de la boussole ; encore ne les appliquait-on pas. Le physicien danois Œrsted fit connaître au monde savant le fait immense suivant : un fil métallique quelconque, quand un courant électrique vient à le traverser, exerce une action relative sur l'aiguille aimantée placée dans son voisinage.

« En répétant l'expérience d'Œrsted, Ampère devina que deux fils *conjonctifs* (c'est ainsi que l'on nomme des fils que l'électricité parcourt) agiraient également l'un sur l'autre. Il avait imaginé des dispositions ingénieuses pour rendre ces fils mobiles, sans que les extrémités de chacun d'eux eussent jamais à se détacher des pôles respectifs de leurs piles voltaïques ; il avait réalisé, transformé ces conceptions en instruments susceptibles de fonctionner.

« Cette brillante découverte d'Ampère, en voici l'énoncé exact : Deux fils conjonctifs parallèles s'attirent quand l'électricité les parcourt dans le même sens ; ils se repoussent, au contraire, si les courants électriques s'y meuvent en sens opposés. Les fils conjonctifs de deux piles semblablement placées, de deux piles dont les pôles cuivre et zinc se correspondent respectivement, s'attirent donc toujours. Il y a de même, toujours répulsion entre les fils conjonctifs, de deux piles, quand le pôle zinc de l'une est en

regard du pôle cuivre de l'autre. Ces singulières attractions et répulsions n'exigent pas que les fils sur lesquels on opère appartiennent à deux piles différentes. En pliant et repliant un seul fil conjonctif, on peut faire en sorte que deux de ses portions en regard soient traversées par le courant électrique, ou dans le même sens, ou dans le sens opposé. Les phénomènes sont alors absolument identiques à ceux qui résultent de l'action des courants provenant de deux sources distinctes. » F. ARAGO.

Dès leur apparition, les phénomènes d'Œrsted avaient été appelés *électro-magnétiques*; ceux d'Ampère, puisque l'aimant n'y joue aucun rôle direct, prirent le nom plus général *d'électro-dynamiques.*

Les lois d'Ampère sur la direction des courants électriques et leur intensité ont été le point de départ de la télégraphie électrique et de la plupart des merveilleuses inventions modernes. (*Exposé méthodique des phénomènes électro-dynamiques et des lois de ces phénomènes*, Paris 1823).

Le dernier grand travail qui occupa la vie d'Ampère fut sa classification des sciences. Il venait d'achever ce grand ouvrage quand il partit, en mai 1836, pour sa tournée d'inspecteur universitaire. Il souffrait depuis longtemps déjà d'une affection de la poitrine; il arriva mourant à Marseille et, comme on l'a dit justement, il acheva de mourir dans cette ville le 10 juin 1836.

« Ce profond physicien, ce grand géomètre, dit l'auteur de la *Galerie des contemporains*, eut de La Fontaine la bonhomie, l'inexpérience du monde et des hommes; comme le fabuliste, il passa pour un type de distraction, et toute une série d'anecdotes plus ou

moins gaies, plus ou moins authentiques, se rattache à son nom. Mais chez Ampère, la distraction provenait, non du vagabondage, mais de la préoccupation de l'esprit; c'était de l'absorption plutôt que de la distraction. » — « Sa sensibilité est extrême; quand le malheur ne le touche pas personnellement, il souffre pour les siens, pour ses amis, pour l'humanité; une catastrophe historique lui fait verser des larmes. » Ballanche a dit : « C'est un brasier qui était dans son cœur. Aussi, en quelque haute estime que l'on mette les œuvres d'Ampère, la sympathie qu'excite son caractère est si vive qu'on ne sait ce qu'il faut admirer le plus, de son cœur ou de son génie. »

Quand il a fallu, avec les progrès de la science électrique, se reconnaître et s'entendre dans l'évaluation de l'intensité des courants, on a eu recours aux cinq noms qui reviennent à tout instant dans l'histoire de l'électro-dynamique : Volta, Ampère, Faraday, Ohm, Coulomb. On a appelé *ampère* l'unité d'intensité; — *coulomb*, *l'ampère* dans une seconde prise comme unité de temps; — *ohm*, l'unité de résistance; — *volt*, l'unité de force électro-motrice; — *farad* l'unité de capacité électrique. — Pour les petites piles médicales, on compte par *milliampère* ou millième d'ampère.

Lyon, en 1886, a inauguré sur la place Ampère la statue du grand savant lyonnais. André-Marie Ampère est là assis dans l'attitude méditative qui semble avoir été celle de toute sa vie. L'artiste, Ch. Textor, a su donner à cette grande figure dont les traits n'étaient rien moins que réguliers, l'air de bonté et de suprême intelligence qui était la caractéristique de ce magnifique esprit.

Claude Bernard (1813-1878).

Voici une des plus grandes figures dont le Rhône peut s'enorgueillir. « En vingt ans, dit Paul Bert, Claude Bernard a trouvé plus de faits dominateurs, non seulement que les physiologistes français, mais que l'ensemble des physiologistes du monde entier. »

« Claude Bernard naquit au petit village de Saint-Julien, près de Villefranche, dans une maison de vignerons, où il aimait toujours à venir se délasser. Il perdit son père de bonne heure, et comme il apprenait bien à l'école, le curé lui fit commencer le latin. Il continua ses études au collège de Villefranche, et la situation de sa famille ne lui permettant pas de loisirs, il vint à Lyon, où il trouva chez un pharmacien de Vaise un emploi qui lui donnait la nourriture et le logement. Cette pharmacie desservait l'école vétérinaire et c'était Bernard qui portait les médicaments aux bêtes malades. Déjà il jetait plus d'un regard curieux sur ce qu'il voyait et il y avait dans « Monsieur Claude », comme l'appelait son patron, bien des choses qui étonnaient ce dernier. C'était surtout à propos de la thériaque qu'ils ne se comprenaient pas. Toutes les fois que Bernard apportait à l'apothicaire des produits gâtés : « Gardez cela pour la thériaque, lui répondait ce digne homme, ce sera bon pour faire de la thériaque. » Telle fut l'origine première des doutes de notre confrère sur l'efficacité de l'art de guérir. Cette drogue infecte fabriquée avec toutes les substances avariées de l'officine, et qui guérissait tout de même, lui causait de profonds étonnements. » (E. Renan, discours de réception à l'Académie française.)

Claude Bernard ne commença sa médecine qu'en 1837. Entre sa pharmacie et sa médecine il avait eu un petit succès sur un théâtre lyonnais avec un vaudeville. La plupart des grands hommes ont commencé par chercher leur voie et l'on est étonné d'apprendre leurs commencements. Les concours, où il s'essaya, ne lui ménagèrent que des échecs. Les idées originales gênent pour concourir et la première condition pour bien concourir, c'est de n'avoir pas d'idées. Son air était gauche et embarrassé, et ses brillants concurrents « lui prédisaient une carrière médicale des plus modestes. »

Il entra chez Magendie comme préparateur et cela décida de sa carrière. C'est la plus grande gloire de ce rude maître, d'avoir distingué l'élève qui devait si rapidement le dépasser. Reçu docteur en médecine, en 1843, docteur ès sciences en 1853, il fut nommé en 1854 titulaire de la chaire de physiologie créée pour lui à la Faculté des sciences. L'année d'après, à la mort de Magendie, il le remplaça au Collège de France. C'est de ce laboratoire que sont partis les grands travaux appelés à révolutionner la physiologie ; c'est là qu'est née la médecine expérimentale,

En 1868, il quitta la Sorbonne pour succéder à Flourens dans la chaire de physiologie générale et prendre la direction d'un laboratoire de recherches au Muséum.

Claude Bernard était membre de l'Académie des sciences, de l'Académie française, où il remplaça Flourens, en 1868, de l'Académie de médecine, etc., etc. Il est mort, en février 1878, à Paris, et la République lui fit des funérailles nationales.

On peut dire de Claude Bernard qu'il fut un expéri-

mentateur de génie. Avant lui la médecine se traînait de théories en théories et chaque chef d'école essayait d'accommoder les faits à des idées systématiques, adoptées à l'avance. Claude Bernard fit table rase de toute idée préconçue et établit que rien ne doit être admis conme vrai, s'il n'a été établi expérimentalement. C'est de ce principe fécond qu'ont découlé ses beaux travaux.

Les premiers qui marquèrent dans la vie scientifique de Claude Bernard furent ses belles expériences sur le suc pancréatique, en 1846. Il établit nettement, en produisant une fistule sur l'animal vivant, la propriété du suc pancréatique d'émulsionner les corps gras et d'en favoriser l'absorption, et montra sur des chiens l'amaigrissement consécutif à l'ablation de l'organe.

Dès 1848, il déterminait l'existence dans le foie d'une matière spéciale, susceptible de devenir du sucre sous des influences identiques à celles qui transforment la fécule. Sa découverte de la *fonction glycogénique* du foie est une des plus remarquables et fécondes en applications pathologiques de celles qui ont enrichi la physiologie au XIXe siècle. A cette découverte se rattache l'expérience célèbre qui lui permit de produire artificiellement la maladie appelée *diabète*, en piquant une région du cerveau, qu'on appelle le plancher du 4e ventricule.

Dans une série d'expériences, il démontra ensuite les origines de la chaleur animale, et que tout phénomène chimique intime aboutit à une oxydation et par conséquent à de la chaleur. Il fit voir ensuite l'action du système nerveux sur ces mêmes phénomènes en sectionnant le nerf sympathique cervical ;

le côté de la face qui répond au nerf coupé devient rouge, tuméfié et augmente de température ; mais, si l'on excite le bout supérieur de ce même nerf, des phénomènes exactement contraires se produisent et la face pâlit. C'est ainsi qu'il fut amené à la découverte des nerfs *vaso-constricteurs* et des *vaso-dilatateurs*.

Enfin ses travaux sur le curare montrèrent l'action élective des poisons sur tels ou tels éléments anatomiques et ouvrirent un vaste champ aux expériences. Mais il fut le premier à modérer ses élèves et à les mettre en garde contre les conclusions hâtives ; et si l'on voulait résumer d'un mot le génie de Claude Bernard, on pourrait dire qu'il fut un composé de foi ardente dans les faits, de défiance intelligente et sage dans les conclusions.

On a pu dire, sans exagération de ce noble esprit : « Claude Bernard n'est pas un physiologiste, c'est la physiologie. »

VI. — ARTISTES

Le goût du beau, c'est-à-dire le besoin d'un certain ordre, d'une certaine harmonie dans les choses qui affectent nos sens et notre intelligence, dans le son, dans la couleur, dans la force, dans le mouvement, ce goût a donné naissance aux beaux-arts. On restreint communément le domaine des beaux-arts à la peinture, à la sculpture, à l'architecture et à la musique.

Si le Rhône n'a pas vu naître des musiciens remarquables, en revanche il compte, surtout en ces derniers siècles, des talents incontestés dans chacune des trois autres branches.

En peinture, il a le droit d'être fier d'artistes tels que Hippolyte Flandrin, Chenavard, Meissonier et Puvis de Chavannes. Le dernier est l'un des maîtres les plus remarquables de l'école française actuelle, et, s'il ne vivait encore, il mériterait de figurer au premier plan dans notre galerie.

Ces quatre noms jettent sur Lyon un lustre incomparable et lui font une place hors pair dans l'art contemporain. En architecture il suffit de citer Philibert Delorme; en sculpture, avec Coysevox et les Coustou, le célèbre Lemot (1771-1827) qui fit la statue équestre de Louis XIV, sur la place Bellecour, à Lyon et celle d'Henri IV sur le Pont-Neuf, à Paris. Comme graveurs, Audran et de Boissieu font également le plus grand honneur à leur pays.

Hippolyte Flandrin (1809-1864).

Hippolyte Flandrin est né à Lyon, en 1809, dans la rue qui porte aujourd'hui son nom. Son père était un habile peintre de miniature, art très en faveur, au temps où la photographie n'était pas encore connue. Hippolyte et ses deux frères, Auguste et Paul, furent destinés à suivre la carrière paternelle.

A l'âge de seize ans, Hippolyte entrait comme élève à l'Ecole des Beaux-Arts et remportait, trois années après, le laurier d'or, récompense accordée au premier prix de la classe de peinture. Il se rendit alors à Paris et entra dans l'atelier d'Ingres. Mais ses ressources étaient médiocres. On raconte que, logé

à proximité d'une caserne, il fit plus d'une fois pour vivre des portraits de militaires, moyennant une rétribution presque insignifiante.

En 1832, il obtint le grand prix de Rome et employa son séjour en Italie à de sérieux travaux, et c'est de cette époque que date le tableau placé au musée de Lyon : *Dante aux enfers*. Lorsque le peintre composait cette toile magistrale, il était âgé de vingt-quatre ans seulement.

Revenu en France au bout de cinq années, Flandrin ne cessa de produire jusqu'au moment de sa mort, survenue en 1864. C'est la décoration monumentale qui l'attirait de préférence.

Il débuta par la Chambre des pairs et par Saint-Paul de Nîmes. Mais ses deux œuvres capitales sont les grandes frises de Saint-Vincent de Paul, à Paris, et la décoration de Saint-Germain-des-Prés. Dans la première de ces compositions, une procession de saints personnages se développe dans toute la longueur du temple, rappelant les panathénées du Parthénon ; on ne compte pas moins de vingt compositions, empruntées à l'Ancien et au Nouveau-Testament.

Hippolyte Flandrin fut nommé membre de l'Institut, à la suite de ses travaux de Saint-Vincent de Paul. C'est vers ce moment qu'il exécuta les peintures de l'abside d'Ainay, à Lyon ; le Christ qui occupe le centre de la coupole, passe pour une des meilleures figures sorties de ce pinceau remarquable.

En dehors de ces grands travaux, il a fait de nombreux portraits où se retrouve le savoir-faire du maître : simple, exempt de procédés, d'un dessin très serré et d'un coloris harmonieusement fondu. Il présumait peu de lui-même, voyant toujours ses

œuvres par leur côté imparfait, il recherchait les conseils et la critique.

D'une santé qui n'était pas robuste, et fatigué par un labeur continu, Flandrin était allé chercher un peu de repos à Rome. Il y fut atteint par la petite vérole et emporté en peu de jours.

Chenavard (Paul) (1807- ?).

Fils d'un cordier de la place Neuve-des-Carmes, il passa son enfance à Saint-Genis-Laval où ses parents s'étaient retirés. Dès le début de sa vie, il témoigna d'une puissance d'imagination extraordinaire. Arrivé à Paris, il entra dans l'atelier d'Ingres, dont il fut un des meilleurs élèves, puis voyagea, pendant plusieurs années en Italie. Durant ces longues pérégrinations artistiques, on le voit, dans les musées, dans les bibliothèques, copiant toutes les estampes, lisant tous les livres de littérature, de philosophie et d'histoire.

Ce qui caractérise le génie de Chenavard, c'est que, à ses yeux, la peinture doit être avant tout l'expression d'idées philosophiques ou religieuses.

Rentré à Paris, il fut mêlé à ce mouvement merveilleux, à cette éclosion de l'esprit humain qui se produisit aux environs de 1830. Ce fut alors que germa dans son esprit l'idée d'exposer, sous forme d'une suite de tableaux, l'histoire universelle, et qu'il commença cette série de recherches encyclopédiques, fouillant tout ce qui avait été écrit et dessiné sur l'Egypte, la Perse, l'Inde, la Chine, l'Amérique, étudiant jusque dans Cuvier les temps préhistoriques, épuisant les musées et les bibliothèques, assistant aux cours de Guizot, Villemain et Cousin, aux prédications des fouriéristes et des saint-simoniens, puis

mettant ces matériaux en ordre dans son cerveau, cherchant le lien de toutes les civilisations, constituant la synthèse de la marche générale des choses, une philosophie de l'histoire et de l'esprit humain.

Ses deux œuvres les plus connues jusqu'en 1848 furent : *Mirabeau apostrophant le marquis de Dreux-Brézé*, et la *Séance de la Convention où fut votée la mort de Louis XVI*, cette dernière envoyée au Salon, mais refusée par ordre de Louis-Philippe, ce prince ayant trouvé injurieuse pour sa famille la conversation créée par l'artiste entre Marat et Philippe-Egalité.

En 1848, le gouvernement lui confia la décoration du Panthéon rendu à sa destination révolutionnaire, voué par la reconnaissance publique à la mémoire des grands hommes. Il s'agissait d'écrire sur les murailles du temple l'*Histoire de l'humanité*, depuis la Genèse jusqu'à la Révolution française ; puis, avec l'histoire universelle, les cosmogonies et les théogonies de tous les peuples, et une immense galerie de portraits de toutes les individualités caractéristiques de l'histoire. Chenavard devait dessiner les compositions, laissant à ses collaborateurs le soin de faire d'après ses esquisses des cartons au fusain, à la grandeur d'exécution. Œuvre immense que le peintre espérait achever en huit ans !

Malheureusement l'Empire vint arrêter ces projets ; un de ses premiers actes fut, en effet, de rendre au culte le Panthéon et d'interrompre ainsi l'œuvre du peintre philosophe.

Il est intéressant de rappeler un trait qui montre jusqu'à quel point Chenavard poussait le désintéressement. Il avait demandé pour lui et pour chacun de ses

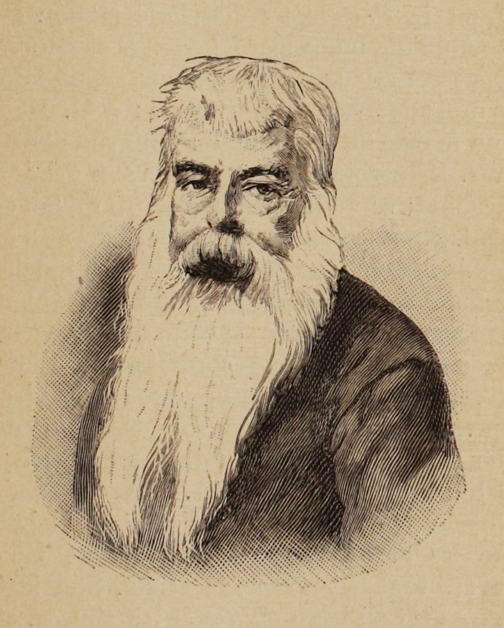
collaborateurs un salairé de 10 francs par jour seulement. Les peintres protestèrent contre la modicité d'une telle rétribution ; une pétition signée de 3.000 artistes demanda « qu'on ne ravalât pas l'art par le bon marché. »

Depuis 1849, Chenavard s'abstint de peindre, au moins pour le public. En 1869, il envoya à l'Exposition universelle un grand tableau, aujourd'hui au Luxembourg, *la Divina Tragedia*, dans lequel il représente les diverses religions particulières périssant tour à tour. C'est un des morceaux les mieux faits de l'Ecole moderne. En 1872, Jules Simon, ministre des Beaux-Arts, pour indemniser le peintre du préjudice qu'il avait subi par suite de l'interruption de la décoration du Panthéon, voulut lui attribuer un prix de 20.000 francs pour son tableau la *Divina Tragedia*. Il répondit fièrement : « Ce que j'ai donné pour rien à l'Empire, je ne veux pas le faire payer plus cher à la République. »

Meissonier (1816-1891).

Meissonier fut un grand artiste et un noble caractère. Né à Lyon il était le quatrième enfant d'un commissionnaire en marchandises. Dès le collège, il manifesta un goût ardent pour la peinture et il vint de bonne heure étudier à Paris. Là, sans ressources, il eut à lutter contre la pauvreté et on raconte que pour vivre il exécutait avec Daubigny des tableaux à cinq francs le mètre carré pour l'exportation. Mais bientôt, après quatre mois passés dans l'atelier de Cogniet, et après un voyage à Rome, il se fit connaître par trois tableaux (*Les Bourgeois flamands*, 1834; *Joueurs d'Echecs*, et *le Petit Messager*, 1836), qui attirèrent

quelques curieux d'abord, puis une foule enthousiaste. Ce genre nouveau alors en France de la peinture microscopique, si remarquable par la vérité des figures, la finesse et la netteté des détails, le soin extraordinaire de l'exécution, dès le début il s'y révélait un maître.



Dès lors il alla de succès en succès de 1834 à 1891. Enumérer ses belles toiles seulement serait trop long. Citons *le Liseur* (1840), *le Corps de Garde* (1845), *la Partie de Boules* (1848), *le Fumeur* (1849), *la Rixe* (1855), *Napoléon III à Solférino* (1861), *Desaix à l'armée du Rhin* (1867), son « 1805 », son « 1807 ».

son « 1814 », ces tableaux achevés où, dans de petits cadres, il a fait revivre l'épopée napoléonienne.

A côté de ces peintures, Meissonier a laissé une œuvre moins connue, mais précieuse, la série de ses dessins exécutés surtout dans sa jeunesse pour divers éditeurs. Ainsi, les illustrations de *Paul et Virginie* (1838), de la *Chaumière Indienne* (1838), etc. Il a gravé même quelques eaux-fortes (*Les Reîtres*, etc.).

On ne peut mieux caractériser ce grand talent que par ces mots de Théophile Gautier : « M. Meissonier « est un maître qu'on peut citer dans son genre après « Ingres, Delacroix, Decamps. Il a son originalité et « son cachet; ce qu'il a voulu faire, il l'a fait complè- « tement. Il possède les qualités sérieuses du peintre : « le dessin, la couleur, la finesse de la touche, et la « perfection du rendu. Tout prend une valeur sous « son pinceau et s'anime de cette mystérieuse vie de « l'art, qui ressort d'une contrebasse, d'une bou- « teille, d'une chaise aussi bien que d'un visage hu- « main.... Quand un tableau sort des mains de Meis- « sonier, c'est à coup sûr qu'il ne peut être poussé « plus loin. »

Cette œuvre est le résultat d'un travail incessant. Comme les grands artistes d'autrefois, Meissonier avait avant tout le souci de la vérité. Son idéal était de rendre au vrai les hommes et les choses, et on le voyait toujours un crayon en main pour noter la nature prise sur le vif. Ses peintures militaires ne sont pas sorties de son imagination : il les a vécues. Il suivit Napoléon III en Italie, il l'accompagna au début de la campagne de 1870, et, même pendant le siège de Paris, il fut colonel d'un régiment de marche. Les honneurs ne lui manquèrent pas : Il fut de

l'Institut dès 1861 et successivement promu jusqu'au plus haut grade de la Légion d'honneur. La réputation lui vint avec la fortune : son « 1807 » a été payé 300.000 francs. Mais sa longue vie fut un constant labeur. Tel de ses tableaux lui coûta quinze ans d'études, et jusqu'à sa mort, il ne cessa de produire et d'entreprendre. « Les exemples que sa vie d'ar-
« tiste nous laisse, a dit M. Henri Delaborde, com-
« mandent à tous le respect. Quels qu'en aient été,
« au dehors, l'importance exceptionnelle et l'éclat,
« cette vie invariablement studieuse, même au bruit
« des succès les plus retentissants, même dans les
« dernières années sous l'étreinte des plus cruelles
« souffrances, cette vie que la passion de l'art et le
« travail ont remplie tout entière, fournirait une autre
« ample matière à l'éloge que ses chefs-d'œuvre. Le
« moins qu'on puisse dire, c'est qu'à aucun instant,
« il ne s'est découragé de l'effort, de la docilité scru-
« puleuse aux exigences de la conscience, et que,
« célèbre dès sa jeunesse, il s'est comporté jusqu'à
« la fin avec la même force de volonté et le même
« zèle que s'il avait eu encore à se faire un nom. »

Philibert Delorme (1515-1570).

Né à Lyon, le jeune Philibert n'avait pas vingt ans lorsqu'il passa les Alpes, pour aller étudier à Rome les monuments de l'architecture romaine que la Renaissance avait remis en honneur. Témoin de ses efforts, le pape Marcel le protégea et aida à son instruction. Il s'attacha surtout à l'étude de la construction et à la coupe des pierres dont, plus tard, et le premier en France, il révéla les principes.

De retour à Lyon, il s'adonna à l'architecture. A

cette époque, on construisait beaucoup de voûtes en saillie, appelées *trompes*, qui supportent un corps de logis et paraissent reposer sur le vide. Le jeune Delorme en fit de fort remarquables, qui frappèrent le cardinal de Bellay, à son passage à Lyon. Le cardinal enleva l'artiste à sa ville natale et l'introduisit à la cour.

Devenu « architecte du roy », il eut toutes les faveurs d'Henri II et de Diane de Poitiers, pour qui il exécuta des travaux importants, mais qui ont été pour la plupart, détruits ou transformés. Il commença, en 1554, pour Catherine de Médicis, le palais des Tuileries, la plus importante de ses œuvres s'il eût pu la terminer. Il s'efforça d'y réaliser l'idée qu'il eut le premier d'un ordre français, à l'aide de colonnes composées de quatre ou cinq tambours superposés, et dont les joints étaient dissimulés par des moulures Son œuvre la plus remarquable est le château d'Anet, dont la chapelle et le portail transportés à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris figurent parmi les plus belles créations de l'architecture nationale.

« Philibert Delorme, dit M. Berty dans son livre les *Grands Architectes de la Renaissance*, mérite la célébrité attachée à son nom, parce qu'à côté de ses études sur les styles et la forme, il en a fait de considérables sur la construction, dont le premier il a publiquement révélé les secrets en France. De grands progrès réalisés en technique, voilà le principal fleuron de la couronne de Delorme, et c'est sur le terrain de la science, qu'il a vraiment dominé tous ses rivaux. »

Antoine Coysevox (1640-1720).

Né à Lyon en 1640, Coysevox était fils d'un menuisier et s'appelait de son vrai nom Quoyseveau ou Quoisevaux.

A cette époque, la menuiserie était à Lyon une véritable industrie d'art qui se confondait parfois avec la sculpture, ainsi que l'attestent de nombreux meubles, et même les portes d'allées de beaucoup de maisons. Tout jeune, Antoine se fit remarquer par le goût et l'adresse qu'il apportait à son travail. Aussi son père l'envoya-t-il à Paris étudier auprès de Lerambert, peintre et sculpteur, auteur de plusieurs statues pour le château de Versailles.

Son talent s'affirma si rapidement qu'à l'âge de vingt-sept ans, il fut chargé par le cardinal de Fürstenberg, de décorer son palais de Saverne, en Alsace, en partie détruit par un incendie, dans la nuit du 7 au 8 août 1769.

De retour à Paris, au bout de quatre ans, il exécuta de nombreux ouvrages pour les jardins royaux. Parmi les plus remarquables, sont les chevaux ailés de Marly, maintenant aux Tuileries, qui témoignent d'une étude opiniâtre des formes du cheval. Antérieurement, Coysevox avait fait une statue équestre de Louis XIV, de quinze pieds de haut, commandée par les Etats de Bretagne.

Il est l'auteur des tombeaux de Mazarin, de Lebrun et de Colbert. Lyon possède de lui, une Vierge en marbre, aujourd'hui placée dans l'église Saint-Nizier, et qui ornait autrefois la maison du sculpteur, à l'angle de la place du Plâtre.

Les Coustou.

Nicolas (1658-1733). — Neveu de Coysevox, Nicolas Coustou avait, comme lui, débuté par la sculpture sur bois. A l'âge de dix-huit ans, il alla étudier chez son oncle, et, cinq ans plus tard, il remporta le grand prix de l'Académie; à ce titre, il fit le voyage de Rome, comme pensionnaire du roi.

Nicolas Coustou fit plusieurs travaux importants pour Marly et pour Versailles. C'est à lui que nous devons la figure de *la Saône*, de dix pieds de proportion, qui ornait à Bellecour la statue équestre de Louis XIV et qu'on voit dans le vestibule de l'Hôtel-de-Ville. Il finit sa carrière le 1er mai 1733, âgé de soixante-seize ans, et laissant encore des ouvrages inachevés.

Guillaume (1678-1746). — Son frère Guillaume, né en 1678, et par conséquent plus jeune de vingt ans, fut aussi élève de Coysevox et surpassa son aîné par un talent fait d'autant de savoir et de plus de simplicité.

Il travailla, comme tous les artistes de l'époque, pour les résidences royales. Les deux groupes placés actuellement à l'entrée des Champs-Elysées, et composés chacun d'un cheval qui se cabre et d'un écuyer qui le retient, avaient été faits pour Marly.

Guillaume est l'auteur du *Rhône*, beau bronze exécuté pour servir de pendant à la *Saône*, et placé aussi à l'Hôtel-de-Ville de Lyon. La figure due à Nicolas Coustou est une merveille de grâce, malgré ses énormes dimensions; mais l'autre est d'un plus grand caractère et restera comme un morceau capital de l'art français.

Il faut encore citer, de Guillaume Coustou, le bas-relief qui décore le portail de l'Hôtel des Invalides, et celui qu'il a fait pour la Grande Chambre, au Palais de Justice de Paris.

Gérard Audran (1640-1703).

Gérard ou Girard Audran appartient à une famille d'artistes dont sept se sont fait un nom comme graveurs. Gérard, le plus illustre de tous, né à Lyon, était filleul de Gérard Schreeg, maître sculpteur.

Il fit ses premières études sous la direction de son père. Envoyé à Paris, il fut accueilli par le peintre Lebrun qui pressentit les dispositions exceptionnelles de jeune graveur et l'envoya à Rome en 1666. Il employa les trois premières années de son séjour à dessiner d'après l'antique, à copier les œuvres de Raphaël et des principaux maîtres, et à graver plusieurs tableaux de Dominiquin.

L'artiste acquiert ainsi cette fermeté du dessin que nul n'a poussée plus loin que lui, fermeté qui s'allie à une grande souplesse de burin et à une largeur de touche remarquable. Colbert le rappelle alors à Paris et lui fait attribuer une pension et un logement aux Gobelins. Notons en passant que le mode d'encouragement autrefois suivi à l'égard des artistes, était plus judicieux que le système actuel : au lieu de provoquer, souvent à tort, l'éclosion des vocations artistiques, au moyen de bourses accordées dans les écoles, on attendait qu'un sujet eût fait preuve de talent, et c'est alors qu'une pension l'assurait contre les nécessités de la vie et lui permettait de s'adonner plus librement à son art.

Gérard Audran fut chargé de graver la suite des

Batailles d'Alexandre, de Lebrun. Dans cette œuvre hors pair, le graveur a su faire d'une interprétation une véritable création et a peut-être surpassé le peintre. Quoi qu'il en soit, aucune gravure n'eut jamais pareil succès. Un neveu d'Audran, Jean, né à Lyon, en 1667, en fit une réduction.

Au nombre des œuvres de Gérard, on cite le *Martyre de saint Laurent* d'après Lesueur, le *Martyre de sainte Agnès*, d'après Dominiquin, le *Femme adultère* et l'*Enlèvement de la Vérité* d'après le Poussin. Toutes se distinguent par ce mérite spécial, de traduire très fidèlement le sentiment et jusqu'à la couleur de l'original et de posséder cependant un caractère très personnel. Il a laissé aussi un *Recueil des proportions du corps humain.*

Nommé membre de l'Académie de peinture, il avait été élu conseiller de cette Compagnie en 1681.

Boissieu (1736-1810).

Jean-Jacques de Boissieu naquit à Lyon. Ses parents le destinaient à la magistrature; mais, ne pouvant lutter contre sa vocation pour l'art, ils se décidèrent à le placer sous la direction du peintre Frontier.

Le jeune artiste fit de rapides progrès, et bien vite il acquit une grande habileté à imiter le style des paysagistes hollandais. Il se rendit à Paris et se lia avec les meilleurs peintres de l'époque, Greuze, Joseph Vernet, etc... Mais l'usage des huiles et des couleurs altérant sa santé, il dut renoncer à la peinture. C'est alors qu'il s'adonna avec ardeur à l'art de la gravure et à la composition de dessins qui obtinrent le plus grand succès. L'œuvre gravée de cet artiste se compose

d'environ cent quarante pièces, parmi lesquelles on peut citer les *Charlatans*, divers paysages, des rues de ville, des paysages d'après nature, des intérieurs de ferme, des scènes familières, des portraits, etc...

Notre revue de l'art lyonnais serait incomplète si nous ne disions un mot de quelques typographes du XVIe siècle qui furent de véritables artistes.

Sébastien Gryphe (1491-1556).

Cet imprimeur, né en Souabe, vint vers 1520 s'établir à Lyon où son industrie était florissante. Il ouvrit sa boutique rue Thomassin, quartier des libraires et installa ses ateliers rue Sala. La beauté de ses caractères, la correction des éditions sorties de ses presses lui ont fait une place à part dans la pléiade si renommée des imprimeurs lyonnais. Il publia plusieurs ouvrages hébreux, une foule de livres grecs, presque tous les classiques latins. Le nombre des éditions qu'il a signées dépasse 300, presque toutes à la grande bibliothèque de la ville. Dolet à qui Paris a élevé une statue, fut un de ses correcteurs.

Antoine Gryphe, fils de Sébastien, continua dignement la tradition de son père qu'il surpassa même en érudition.

Jean de Tournes.

Jean Ier (1504-1564). — Né à Lyon, il entra de bonne heure dans l'atelier des Gryphe. Vers 1540, il s'établit pour son compte dans la rue qui porte aujourd'hui son nom. Savant comme tous les typographes de son temps, artiste, ayant le goût du beau, il se distingua par l'élégance de ses caractères, la pureté de ses

impressions, le choix du papier, et une sévérité de correction qu'il dut d'abord à sa surveillance, ensuite aux érudits qu'il employa comme correcteurs. Quoique le succès le favorisât, il resta constamment lié avec son premier maître, Sébastien Gryphe, sous le nom de qui, et sans ombre de rivalité, il publia un grand nombre d'éditions. Son talent hors ligne lui fit obtenir le titre d'imprimeur du roi.

Jean II (1539-1615). — Il maintint la réputation de sa maison et se distingua par une haute érudition. Sa qualité de protestant l'exposa à mille violences. Il faillit périr lors de la prise de Lyon par le baron des Adrets; lors de la Saint-Barthélemy, il ne dut son salut qu'au zèle de ses amis qui le cachèrent dans le couvent des Jacobins. Il fut bientôt obligé de se retirer à Genève où il mourut.

VII. — HOMMES D'ÉTAT

Nous arrivons aux hommes qui ont exercé une action sur les affaires de leur pays, soit par leurs écrits, soit par leurs discours, soit par leurs fonctions. Dans chacune de ces formes sous lesquelles peut se traduire l'activité d'un homme public, le Rhône compte des illustrations de premier ordre dont nous rappellerons brièvement les œuvres ou les actes.

Camille Jordan (1771-1821).

Issu d'une famille de commerçants lyonnais, il fit de brillantes études au collège de l'Oratoire, puis au séminaire de Saint-Irénée. En 1788, il se trouva chez son oncle Claude Périer, à Vizille, pendant la tenue des Etats du Dauphiné, de « cette assemblée, dit Ballanche, d'où partit le premier cri de rénovation qui devait retentir sitôt et se prolonger si longtemps dans le monde. » Ce prélude de la Révolution frappa la jeune imagination de Jordan. Le séjour à Vizille fut le point de départ d'une étroite amitié qui l'attacha à Mounier, un des plus illustres membres de la Constituante.

En 1790, après un voyage à Paris, où il put assister aux luttes oratoires de la grande assemblée, Jordan rentra dans sa ville natale et se jeta avec ardeur dans la polémique des partis. Ses premiers écrits furent un pamphlet contre l'Eglise constitutionnelle dans lequel, sous la signature du *Citoyen Simon*, il revendiquait hautement la liberté des cultes, pour les fidèles de la religion non assermentée. Dans la lutte de Lyon contre la Convention, il joua un rôle important. Le 29 mai 1793, il se trouve dans les rangs de cette majorité des sections qui affranchirent la ville et lui permirent de se constituer elle-même ; les mois suivants, il remplit au dehors des missions, dont le but était de gagner à la cause des Lyonnais les provinces voisines ; enfin il prend part à la défense contre les troupes de la Convention. Obligé de s'enfuir après la chute de la ville, il se réfugia en Suisse, puis en Angleterre où il put étudier à loisir les ressources infinies du gouvernement représentatif.

Rentré en France après le 9 thermidor, à peine âgé de 26 ans, il fut élu, au commencement de 1797, représentant de Lyon au Conseil des Cinq-Cents. C'est alors que commence sa véritable carrière politique. Son grand acte de cette époque fut son *Rapport sur la police des cultes*, par lequel il réclamait l'abrogation de la loi qui interdisait les cloches dans les églises et son plaidoyer en faveur de Lyon. Le 16 messidor, le Directoire avait adressé au Conseil un message rendant compte des crimes commis par des brigands connus sous le nom de *chauffeurs* ou de *compagnons de Jésus* qui infestaient la région lyonnaise. Lyon y était particulièrement incriminé. Le patriotisme de Jordan prit feu ; il se leva pour justifier ses compatriotes. Mais une phrase malheureuse lui échappa : « S'il y avait une réaction à Lyon, s'écria-t-il, cette réaction, après tout ce que Lyon a souffert, ne serait-elle pas assez naturelle? » Aussitôt, on accusa Jordan d'avoir déifié l'assassinat et ce fut Marie-Joseph Chénier qui porta contre lui l'accusation. Au 18 fructidor, il fut obligé de se dérober par la fuite à la proscription. Caché d'abord à Paris, dans une retraite où il écrivit sa protestation « *Camille Jordan, député du Rhône, à ses commettants sur la révolution du* 18 *fructidor* », dans lequel il se défendait d'avoir conspiré contre la Constitution, il se réfugia, avec son ami de Gérando, d'abord à Bâle, puis en Souabe, à Tubingue et à Weimar, où il fut reçu en ami par Gœthe et Schiller. Dans cette dernière ville, il retrouva Mounier, et leur amitié se resserra par l'identité des opinions et la communauté des malheurs.

En février 1800, les portes de la France se rouvrirent. Camille Jordan vint à Paris et fut, avec de Gérando,

l'hôte de Mme de Staël, à Saint-Ouen. De cette époque date l'intimité qui l'unit à cette femme illustre. Pendant le séjour qu'il fit à Lyon pour organiser la Consulta cisalpine, Bonaparte chercha à attacher Jordan à son gouvernement; mais il se heurta à une répugnance invincible et, lorsqu'il voulut se faire investir du titre de consul à vie, Jordan lança une brochure célèbre pour expliquer son vote et demander des garanties. L'écrit parut d'abord sans nom d'auteur; mais la première édition ayant été saisie et l'imprimeur inquiété, Jordan se fit connaître. Contre toute attente aucune poursuite ne fut intentée.

Par son écrit sur le Consulat, il s'était annulé politiquement pour tout le temps de l'Empire. Renfermé dès lors dans les études littéraires et philsophiques, vivant d'ordinaire à Lyon, où il se maria, il fut reçu membre de l'Académie de cette ville et y lut divers morceaux, entre autres un *Discours sur l'influence réciproque de l'éloquence sur la Révolution et de la Révolution sur l'éloquence*, un *Eloge de l'avocat-général Servan* et des *Etudes sur Klopstock*.

Les événements de 1814 firent sortir Jordan de sa retraite. Il fit partie de la députation envoyée par les Lyonnais à Dijon, au quartier général de l'Empereur d'Autriche pour demander un allègement aux contributions réclamées à leur ville et le rétablissement des Bourbons.

De 1816 à 1821, il siégea à la Chambre des députés. D'abord il fit partie de la majorité ministérielle; mais bientôt, effrayé des tendances de plus en plus réactionnaires du Gouvernement, il se plaça à la tête de l'opposition dynastique avec Royer-Collard. Les projets de loi présentés après l'assassinat du duc de Berry

pour le rétablissement de la censure et la suspension de la liberté individuelle, lui fournirent l'occasion de développer un beau talent oratoire. Au moment de sa mort survenue à l'âge de 50 ans, il était un des chefs les plus populaires de l'opposition.

Dans ses *Nouveaux lundis*, Sainte-Beuve a fait de lui un portrait que nous nous reprocherions de ne pas transcrire : « Quand on le considère de près et qu'on « l'étudie on reconnaît qu'il suivit toujours la même « ligne de principe, le même ordre d'idées, puisées « aux mêmes sources morales ; mais il était en pro- « grès. Sous le Directoire, au Conseil des Cinq « Cents, il avait voulu civiliser, humaniser la Révo- « lution et tirer de cette Constitution de l'an III la « véritable égalité et la justice. Le lendemain du vote « pour le Consulat à vie, il avait essayé de montrer « que cette autre Constitution de l'an VIII était per- « fectible, et qu'avec un peu de bonne volonté on « pouvait en tirer des institutions, des garanties, tout « un ordre de choses qui terminât la Révolution « en assurant et en limitant ses conquêtes politiques « et civiles. Sous la Restauration, il essayait de « même de demander à la Charte tout ce qu'elle con- « tenait et d'en faire découler les conséquences « naturelles ; il s'indignait surtout qu'on la faussât, « qu'on la torturât dans un mauvais sens, au gré des « passions, au détriment de la monarchie comme du « peuple. Dans cette triple carrière et en ces trois « grandes conjonctures, Camille Jourdan fut fidèle à « ses principes et à lui-même. »

Jean-Baptiste Say (1767-1832).

Né à Lyon le 5 janvier 1767, il appartenait à une

de ces nombreuses familles protestantes des Cévennes qui, à la suite de la révocation de l'Edit de Nantes, s'établirent à Genève. Son père était venu se fixer à Lyon pour y apprendre le commerce et avait épousé la fille de son patron auquel il avait succédé.

A la suite des revers de fortune éprouvés par ses parents, le jeune Say dut quitter le pensionnat pour le comptoir. Avec son père, il fit en Angleterre un séjour qui, en lui permettant de s'initier aux affaires, exerça sur sa carrière une profonde influence. Un hasard détermina sa vocation : entré comme employé dans une compagnie d'assurances sur la vie dont Clavière était gérant, il eut la bonne fortune de lire le livre célèbre d'Adam Smith : *La Richesse des Nations*, dont son patron possédait un exemplaire. La lecture du livre détermina la vocation du jeune Say : il était économiste.

Après avoir dirigé plusieurs années comme rédacteur en chef *La Décade philosophique et littéraire*, par une société de républicains, publication dont le but était de relever en France le culte du bon goût et d'une saine philosophie, J.-B. Say fut nommé membre du Tribunat. Son œuvre capitale est son *Traité d'économie politique* qui parut pour la première fois en 1803. « De ce livre, dit Blanqui, date réellement « la création d'une méthode simple, savante et « sévère pour étudier l'économie politique... Le « caractère distinctif des écrits de l'auteur, la lucidité, « brille surtout dans les questions qui avaient été « embrouillées par les économistes de tous les temps « et de tous les pays, et principalement dans celle « des monnaies. Mais ce qui assure une renom- « mée immortelle à l'écrivain, c'est sa *Théorie des*

« *débouchés*, qui a porté le dernier coup au sys-
« tème exclusif et préparé la chute du régime colo-
« nial. Cette belle théorie, toute fondée sur l'obser-
« vation scrupuleuse des faits, a prouvé que les
« nations ne payaient les produits qu'avec des pro-
« duits, et que toutes les lois qui leur défendent d'a-
« cheter leur défendent de vendre. Aucun malheur,
« dès lors, n'est sans contre-coup dans le monde ;
« quand la récolte manque sur un point, les manu-
« factures souffrent sur un autre ; et quand la pros-
« périté règne dans un pays, tous ses voisins y pren-
« nent part, soit à cause des demandes qui en vien-
« nent, soit à cause du bon marché qui résulte de
« l'abondance des produits. Les nations sont donc
« solidaires dans la bonne comme dans la mauvaise
« fortune ; les guerres sont des folies qui ruinent
« même le vainqueur, et l'intérêt général des hommes
« est de s'entr'aider, au lieu de se nuire comme une
« politique aveugle les y a poussés trop long-
« temps. »

Du vivant même de l'auteur, le livre eut cinq éditions et fut traduit dans toutes les langues. Bonaparte essaya de faire tourner à l'appui de ses projets financiers le livre de Say ; il lui demanda de son Traité une nouvelle édition qui en eût fait une œuvre de circonstance. Malgré les insistances du maître, Jean-Baptiste Say refusa de modifier l'expression de ses convictions, fruit d'études sérieuses et réfléchies. Eliminé du Tribunat, il refusa les fonctions de directeur des *Droits réunis*, et, comme il était sans fortune, il dut demander à l'industrie les ressources nécessaires pour élever sa famille. Il alla fonder une filature à Auchy, dans le Pas-de-Calais. Tour à tour, il se fit mécanicien,

ingénieur, architecte, assurant du travail à toute une population. De sa retraite, il put observer et signaler les fautes de l'Empire, le système continental, le commerce des licences, ces nombreuses mesures dictées par la colère ou par l'ignorance des vérités économiques.

Après avoir accompli en Angleterre une mission gouvernementale dont l'objet était d'étudier l'état économique de ce pays, il ouvrit, en 1815, à l'Athénée, un cours d'économie politique dont le succès fut complet. Le *Catéchisme d'économie politique*, qu'il publia en 1817, fut destiné à vulgariser les principes généraux et les applications immédiates de la science.

Lorsque l'économie politique entra officiellement dans l'enseignement public par la création d'une chaire au Conservatoire des Arts et Métiers, c'est à J.-B. Say qu'elle fut confiée, mais avec une modification dans le titre du cours. Le mot *politique* effrayait; on dut se borner à enseigner l'économie *industrielle*. Ce n'est qu'après 1830, alors qu'il était déjà affaibli par l'âge, que J.-B. Say fut appelé à professer au Collège de France l'économie politique proprement dite.

De l'illustre maître on peut dire que la science économique, — cette science si indispensable à la prospérité des peuples, — lui est redevable des plus grands progrès qu'elle ait accomplis depuis Adam Smith.

Gérando (1772-1842.)

Né à Lyon le 29 février 1772, il se disposait à aller à Paris pour y embrasser la carrière ecclésiastique, lorsqu'il apprit les massacres de septembre. Il resta chez lui, fut blessé au siège de Lyon, fait prison-

nier et condamné à mort. Après s'être échappé, il rentra en France, lors de l'amnistie des Lyonnais, et prit du service dans l'armée. En l'an VII, il était chasseur à cheval en garnison à Colmar, lorsqu'il apprit que l'Institut avait mis au concours la question de savoir : *quelle est l'influence des signes sur l'art de penser*. Gérando improvisa un mémoire sur la question.

En l'an XII, il fut secrétaire général du Ministère de l'Intérieur, et, pendant les huit années qu'il garda cette fonction, il réorganisa l'Administration française et celle de l'Italie ; ses services lui valurent le titre de baron de l'Empire, une dotation de 25.000 francs, et sa nomination au Conseil d'Etat. Sous la Restauration, il conserva son titre de conseiller. En 1819, il fonda l'enseignement du droit public et administratif en France, et, en 1837, fut appelé à la Chambre des pairs.

Malgré ses nombreuses occupations administratives, Gérando trouva le temps nécessaire non seulement pour composer un grand nombre d'ouvrages philosophiques, mais aussi pour donner une attention particulière aux moyens de soulager la misère. Administrateur des Quinze-Vingts, de l'Institution des sourds-muets, du Conseil général des hospices de Paris, il put acquérir, en matière d'assistance une grande expérience dont il consigna les résultats dans son grand livre de la *Bienfaisance publique* qui est placé par les économistes au premier rang des ouvrages sur le paupérisme et la charité publique.

Sauzet (1800-1876).

Paul Sauzet naquit à Lyon le 23 mars 1800. Son père était un médecin distingué, fils, petit-fils et

arrière-petit-fils de chirurgiens notables de cette ville. A l'école du foyer domestique il avait pu puiser cette élévation de sentiments et de principes qui ne se perd jamais.

Doué des facultés les plus remarquables et servi par une prodigieuse mémoire, il ne tarda pas à remporter au barreau les plus grands succès et à y conquérir le premier rang. Les plus importants procès civils et les grandes causes criminelles étaient confiés à son éloquence. Lorsqu'en 1830 les ministres de Charles X furent mis en accusation, il fut choisi par M. de Chantelauze pour présenter sa défense devant la Cour des Pairs. Son plaidoyer est resté comme un des plus beaux monuments de l'art oratoire. Louis Blanc, dans son histoire de dix ans, rapporte que l'effet de ce discours fut extraordinaire; l'émotion était universelle et Crémieux, qui devait prendre la parole après Sauzet, s'écria : « Il faut que je parle et j'écoute encore!... »

En 1833, le célèbre procès du Carlo Alberto, intenté devant la Cour d'assises de la Loire, à la suite du débarquement, en vue de Marseille, d'un bâtiment frété par la duchesse de Berry et portant pavillon sarde, donna au brillant orateur une occasion nouvelle de développer les magnificences de son langage et d'affirmer la puissante action de son éloquence.

En 1834, Jules Favre, alors avocat à Lyon, était traduit devant la Cour d'appel, à la suite d'un article violent publié dans le *Précurseur*. Sauzet présenta sa défense et obtint son renvoi de la prévention; il avait terminé sa plaidoirie en disant : « Ami, je vous « en prie; avocat, je vous le demande; jurisconsulte, « je vous en requiers!... »

Elu député du Rhône dans deux collèges, à Lyon et à Villefranche, le 21 juin 1834, il opta pour Lyon, sa ville natale, qu'il n'a pas cessé de représenter jusqu'à la Révolution de 1848.

En 1835, chargé du rapport sur une demande en autorisation de poursuites contre deux députés, et répondant à Dupin et à Odilon Barrot, il s'écriait : « La majesté des lois, c'est de faire plier toutes les « têtes. Elle n'est jamais plus grande que lorsqu'elle « assujettit les puissants. Espérez-vous que les ci- « toyens se soumettent, quand les premiers corps « de l'Etat ne leur en donnent pas l'exemple!... »

Rapporteur, en septembre 1835, d'une loi sur la presse et d'un grand nombre d'autres lois importantes, notamment sur le desséchement et l'exploitation des mines, l'illustre orateur avait rapidement conquis la confiance de ses collègues.

Il fut nommé Ministre de l'Instruction publique dans le cabinet du 10 novembre 1834, qui ne dura que quelques jours; premier vice-président de la Chambre ; garde des sceaux, ministre de la Justice et des Cultes, dans le cabinet du 22 février 1836, dont Thiers avait la présidence.

En cette qualité il soutint, avec une rare éloquence, le projet de loi sur la responsabilité des Ministres et des autres agents du pouvoir. Il présidait le Conseil d'Etat avec une distinction à laquelle M. de Cormenin lui-même rend hommage dans son livre des *Orateurs*. Il émerveillait par la rectitude de son jugement, la hauteur de ses vues, l'étendue de ses connaissances.

Le 14 mars 1839 il fut élu président de la Chambre des députés. Réélu neuf fois, il occupa, jusqu'à la Révolution de 1848, cette haute dignité due au suf-

frage de ses pairs et à la confiance de ses concitoyens.

Son impartialité dans la direction des débats lui fit considérer comme un devoir de ne plus descendre dans l'arène des luttes politiques. Il estimait que les partis acceptent difficilement pour juge l'adversaire de la veille, et que la voix, qui a pu soulever des passions, n'est guère propre à les apaiser.

Rentré dans la vie privée, il refusa, en 1849, de poser sa candidature à l'Assemblée législative.

Parmi les nombreux écrits laissés par Sauzet, on peut citer ses discours sur Chantelauze, sur Ravez et sur Chateaubriand; *La Chambre des députés et la Révolution de Février*, ouvrage où il proposa l'union des deux branches de la Maison de Bourbon (1851); *Réflexions sur le mariage civil et religieux en France et en Italie* (1853); *Considérations sur les retraites forcées de la magistrature* (1854); *Discours sur l'éloquence académique* (1859); *Rome devant l'Europe*, où il défend le pouvoir temporel du Pape (1860); *Les deux politiques de la France et le partage de Rome*, où il signale par ces paroles prophétiques les dangers que l'unité italienne peut faire courir à la France : « L'unité italienne appelle déjà l'unité germanique « comme pour envelopper la France ! » (1862).

Dans les méditations de sa retraite, il avait préparé un travail important sur les réformes à apporter dans notre législation civile. La mort est venue le surprendre avant la publication de cette œuvre importante.

Causeur fin, aimable, bienveillant, il faisait aux plus humbles un accueil sympathique. Il encourageait les jeunes et donnait à tous ceux qui avaient recours à lui des conseils désintéressés. Il avait con-

servé les amitiés les plus hautes et les plus illustres. Populaire à Lyon, il n'était pas seulement estimé mais aimé de ses compatriotes ; on le considérait avec raison comme l'un des plus dévoués serviteurs du pays.

Jules Favre (1809-1880).

Né à Lyon le 21 mars 1809, Jules Favre fit toutes ses études au lycée de cette ville dont il fut un des plus brillants élèves. Après de solides études de droit, le jeune avocat débuta en 1832 au barreau de Lyon, qu'il quitta en 1836, pour se rendre à Paris, précédé d'une certaine célébrité que lui avait valu le procès d'avril dans lequel il s'était signalé parmi les défenseurs des accusés. Inscrit au tableau des avocats de la capitale, il fut appelé deux fois par ses confrères aux honneurs du bâtonnat en 1860 et 1861.

Républicain convaincu, Jules Favre fut mêlé de bonne heure à toutes les luttes politiques. Pendant les vingt années de la dictature impériale, il se fit le défenseur infatigable du droit méconnu et des libertés confisquées, mettant son éloquence incomparable à en poursuivre la revendication. La plus retentissante des causes qu'il plaida fut celle d'Orsini, dont l'attentat contre Napoléon III, funeste à tant de victimes, remplit, en 1858, la France d'indignation et d'horreur. Illustre chef des *Cinq* à la Chambre des députés, il ne cessa de faire entendre ses protestations indignées contre les aventures qui devaient, par une pente fatale, nous conduire de Paris au Mexique et du Mexique à Sedan.

Appelé le 4 septembre à faire partie du premier gouvernement de la République, il prit une part considérable aux événements douloureux qui accablèrent

la France pendant les terribles années 1870 et 1871. Il mit cette énergie, cette vigueur dont il avait donné tant de preuves contre l'Empire, à organiser la défense nationale et la lutte contre l'invasion teutonne et si, après avoir dit dans une proclamation célèbre lors de la rupture de premières négociations pour la paix : « Nous ne céderons pas un pouce de notre « territoire, pas une pierre de nos forteresses... » il se produisit chez lui des défaillances, l'écrasement de le défaite ne peut-il les expliquer? Jules Favre a subi l'entraînement général ; il a participé aux illusions et aux déceptions communes, et celui-là seul qui ne les a point partagées, pourrait incriminer ses illusions d'un jour et ses abattements du lendemain.

En dehors de l'homme politique, Jules Favre fut un grand orateur, dont la puissante éloquence atteignit parfois les hauteurs les plus élevées, bien qu'il eût plus d'élégance dans la parole que de force dans le raisonnement.

Quoique n'appartenant plus au barreau de Lyon depuis 1836, Jules Favre revint plusieurs fois plaider soit devant le Tribunal, soit devant la Cour de cette ville. L'affluence était alors grande au Palais ; chacun s'y pressait pour admirer la parole toujours vive, toujours brillante du maître illustre qui charmait surtout par la correction irréprochable de son style et par l'harmonie de ses périodes.

Rendant hommage à ses qualités, l'Académie française lui avait ouvert ses portes en lui donnant le fauteuil qu'avait occupé Victor Cousin.

VIII. — ÉDUCATEURS & PHILANTHROPES

Des trois hommes dont nous allons faire la biographie, deux n'appartiennent pas à Lyon par la naissance, mais ils ont rendu de tels services à cette grande cité qu'on peut les considérer comme ses fils adoptifs.

Le chancelier Gerson (1363-1429).

C'est un pauvre village des Ardennes qui donna tout à la fois le jour et son nom à Gerson, car son père se nommait simplement Charlier. Elevé au milieu de nombreux frères et sœurs, l'enfant fit preuve, de bonne heure, d'une grande énergie et d'une grande bonté. Ses biographes nous le montrent fréquentant un couvent voisin de la demeure de son père. Ce fut là sans doute qu'il prit le goût de l'étude, et, s'il faut en croire une légende, dès l'âge de quatorze ans, il récitait déjà mot à mot les principaux dialogues de Platon, la majeure partie des *Théorèmes* d'Euclide et les points les plus saillants des *Confessions* de saint Augustin.

Envoyé à Paris au collège de Navarre, il en sortit pour aller s'instruire dans diverses universités où s'enseignaient les sciences abstraites, et on le vit, peu après, prendre le grade de docteur très chrétien. Attaché comme professeur à l'Université de Paris, il fut promu en 1395 à la haute dignité de chancelier de cette Université, si célèbre dans le monde entier,

et dont l'indépendance a rempli l'histoire de ses luttes avec les souverains.

Gerson occupa une des premières places au concile de Pise et surtout dans celui de Constance où il fit condamner Jean-Petit, qui avait soutenu publiquement que le meurtre du duc d'Orléans était légitime parce que la ruse et la surprise, disait-il, étaient permises pour se défaire d'un tyran et qu'on n'est pas tenu de lui garder la foi promise. Mais une telle condamnation attira au chancelier toute la haine du meurtrier, de Jean sans Peur. Gerson fut obligé de s'enfuir pour éviter un nouveau crime à ce terrible duc de Bourgogne; déguisé en pauvre pèlerin, il se réfugia en Allemagne.

Il semble avoir erré longtemps sans se fixer nulle part. On signale son passage en Autriche, chez les bénédictins de Mœlck. Un peu plus tard, il date de Rottenburg, en Tyrol, son livre: *De la consolation que donne la connaissance de Dieu et de soi-même.* Descendu des honneurs pour avoir parlé contre le crime, Gerson invite le lecteur à ne se regarder que comme un étranger, de passage sur la terre, et à se réfugier dans la vie monastique. On trouve un écho de ce livre dans plusieurs chapitres de *l'Imitation de Jésus-Christ*, qui est attribué par beaucoup au grand chancelier.

Jean sans Peur ayant été assassiné à son tour, sur le Pont de Montereau, le 10 septembre 1419, Gerson tourna les yeux vers sa patrie. Comme il avait un frère prieur au couvent des Célestins de Lyon, il s'achemina vers cette ville. On dit même qu'il y fut invité par l'archevêque. Les chanoines de Saint-Jean l'obligèrent à accepter, sa vie durant, la jouissance

de la terre de Quincieu, et la ville de Lyon y ajouta un secours pécuniaire de dix livres par an. Si Gerson est le véritable auteur de l'*Imitation*, il est probable qu'il l'écrivit pendant son séjour dans le couvent des Célestins, et peut-être sur la prière de son frère, trop heureux d'avoir un tel livre pour ses religieux. En effet, de nombreux passages de l'*Imitation* s'adressent directement à des solitaires, et d'autres s'élèvent à de telles considérations qu'ils ne peuvent être compris par des personnes engagées dans les liens du monde.

Ce qui a immortalisé le nom de Gerson, ce qui lui a donné cette auréole de sainteté et cette popularité dont il jouit encore depuis tant de siècles, surtout à Lyon, c'est qu'oubliant ses grandeurs et refusant de reprendre à Paris ce haut enseignement qu'il avait dirigé pendant près de vingt-cinq ans, il se consacra humblement à l'enseignement des petits enfants du quartier Saint-Paul. On raconte qu'il les réunissait dans un pauvre local pour leur enseigner la religion et les notions élémentaires de lecture et d'écriture. Le bon Gerson ne voulait rien recevoir de ses élèves, il leur demandait seulement de faire pour lui cette simple prière : *Mon Dieu, mon créateur, ayez pitié de votre malheureux serviteur Gerson.* Il mettait ainsi en pratique les meilleures pages de l'*Imitation*, et c'est peut-être là un des plus puissants motifs de croire qu'il en est l'auteur.

Une statue élevée dans le quartier Saint-Paul, à Lyon, est destinée à perpétuer sa mémoire.

Noirot (1793-1880).

L'illustration de l'abbé Noirot tient à une méthode

toute personnelle qu'il suivit dans l'enseignement de la philosophie et qui lui valut plus d'élèves qu'à aucun maître de France.

Né à Latrecey (Haute-Marne), il entra de bonne heure dans l'Université ; et après plusieurs postes, il occupa, au lycée de Lyon, la chaire de philosophie autour de laquelle vinrent se grouper chaque année une centaine d'élèves. « L'abbé Noirot, dit Jean-« Jacques Ampère, procédait avec les jeunes gens « par la méthode socratique. Lorsqu'il voyait arri-« ver dans sa classe de philosophie un rhétoricien « bouffi de succès et aussi plein de son importance « que pouvait l'être Eutydème ou Gorgias, le Socrate « chrétien commençait, lui aussi, par amener son « jeune rhéteur à convenir qu'il ne savait rien ; puis, « quand il l'avait pour son bien écrasé sous sa fai-« blesse, il le relevait en cherchant avec lui et en lui « montrant ce qu'il pouvait faire. » Ennemi des longues leçons, le professeur se bornait à dicter un sommaire, d'une grande simplicité de style, toujours remarquable par la clarté des idées et la propriété des expressions. Cette dictée constituait la leçon et servait de texte pour la récitation du lendemain. La partie originale de son enseignement consistait dans ses dissertations. Après avoir dicté un texte, comprenant une série de quinze, vingt ou trente petites phrases interrogatoires, le maître s'adressait tantôt à l'un, tantôt à l'autre, faisait lire les questions ; puis, d'une voix brève, multipliant les demandes, il provoquait les réponses et les objections, aidant l'élève plus ou moins suivant la difficulté, quelquefois ne lui laissant que le dernier mot à dire.

Sans avoir publié aucun traité et presque rien écrit,

l'abbé Noirot a exercé une influence profonde sur toute une génération ; c'est à son école que se sont formés Ozanam, Colfavru, de Laprade, Jules Favre, H. Fortoul, de Parieu, Baudin, le représentant du peuple. Inspecteur général de l'enseignement primaire, puis de l'enseignement secondaire, il fut nommé recteur de l'Académie de Lyon, en 1854. En tout temps Noirot n'a pas cessé d'aimer passionnément l'Université, qu'il a toujours défendue et à laquelle il se faisait honneur d'appartenir.

Benjamin Delessert (1773-1847).

C'est comme fondateur des premières caisses d'épargne françaises, que cet illustre enfant de Lyon mérite de figurer dans notre galerie.

Envoyé en Ecosse pour achever son éducation, il fut pris en affection par Adam Smith et Dugald Stewart ; il en rapporta ce qu'on peut appeler l'esprit économique. Homme de grand jugement, aimant les ouvriers de toute son âme, il sut, malgré ses multiples occupations, s'appliquer sans relâche à l'amélioration du sort des humbles. La création des caisses d'épargne doit être considérée comme son œuvre importante, comme sa meilleure action. De concert avec l'illustre duc de la Rochefoucauld qui, comme lui, était administrateur de la Compagnie royale d'assurances maritimes, il fonda la caisse d'épargne de Paris, le 15 novembre 1818, sur le modèle de celles qui existaient déjà en Ecosse. De suite, les petits capitaux, en quête de placements sûrs, affluèrent attirés par la respectabilité des administrateurs. Le mouvement ne tarda pas à se propager. Delessert obtint que la Compagnie royale d'assurances maritimes ouvrît ses

locaux à la nouvelle institution, et c'est ainsi que les ports de mer de Bordeaux, de Rouen, de Marseille, de Nantes et de Brest en furent, grâce à lui, dotés les premiers. Dans sa pensée, la caisse d'épargne devait être avant tout une œuvre philanthropique, presque une œuvre charitable, unissant les classes élevées aux couches les plus humbles et les plus modestes, et c'est parce qu'on a méconnu cette idée, que la gestion des caisses est devenue aujourd'hui si difficile pour l'Etat. L'un des hommes d'Etat les plus illustres de la grande République américaine, qui, de simple ouvrier, s'éleva par son propre mérite aux plus hautes fonctions de son pays, Franklin aimait à répéter aux jeunes gens de son temps les belles paroles que voici :
« Si quelqu'un vous dit jamais qu'on peut arriver à
« la fortune autrement que par le travail et l'écono-
« mie, ne l'écoutez pas; c'est un empoisonneur. »

Benjamin Delessert fit mieux. Au laborieux peuple de France, aux travailleurs des villes et des campagnes, aux enfants comme aux adultes, il fournit le moyen de réaliser pratiquement l'excellent conseil de Franklin. Comme pour résumer d'un mot ce qui avait été la pensée principale de sa vie, il voulut qu'on inscrivît sur sa tombe : « *Ci-gît le fondateur des caisses d'épargne.* »

Nous terminerons ici notre galerie. En tentant de faire revivre la figure des plus illustres enfants du Rhône, notre but a été double : honorer leur mémoire en les faisant connaître de la jeunesse des écoles à qui ce petit livre est destiné et provoquer chez elle le désir d'imiter ceux de ces grands modèles qui, à des titres divers, ont su être utiles à leur pays.

FIN

IMP. NOIZETTE, 8, RUE CAMPAGNE-PREMIÈRE, PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

CUREL, GOUGIS ET Cie, SUCCESSEURS

3 ET 5, PLACE DE VALOIS PARIS,

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES OUVRAGES RECOMMANDÉS

POUR LIVRES DE PRIX, BIBLIOTHÈQUES DE CLASSE ET DE FAMILLE

TITRE DE L'OUVRAGE	AUTEUR	FORMAT	PRIX FORT	PRIX NET
arnot.	Ed. Bonnal	in-8° . . .	7 50	
istoire de l'imagerie populaire.	Champfleury. . . .	in-18 ill. .	5 »	
istoire de la caricature antique.	Champfleury . . .	—	5 »	
istoire de la caricature au moyen âge.	Champfleury . . .	—	5 »	
istoire de la caricature sous la réforme.	Champfleury . . .	—	5 »	
istoire de la caricature sous la république.	Champfleury . . .	—	5 »	
istoire de la caricature moderne.	Champfleury . . .	—	5 »	
istoire des faïences patriotiques.	Champfleury . . .	—	5 »	
venture d'un chien de chasse.	De Cherville. . . .	in-32. . .	1 »	
ontes d'un buveur de cidre.	—	—	1 »	
iège de Bitche.	A. Dalsème	in-18 ill. .	2 »	
obert Helmont.	A. Daudet.	in-8° ill. .	10 »	
es Mirabeau, 5 vol. . . . . . (Couronné par l'Académie).	de Loménie	in-8° . . .	37 50	
oyages à travers l'Algérie. .	Georges Robert. .	—	20 »	
lexandre III	Flourens.	in-8° ill. .	10 »	
a Guerre sous l'Eau.	G. Le Faure	—	6 »	

TITRE DE L'OUVRAGE	AUTEUR	FORMAT	PRIX FORT	PRIX NET
Les Robinsons Lunaires . . .	G. Le Faure	in-8° ill. .	6 »	
Cœur de Soldat	G. Le Faure	—	6 »	
Fils de l'Océan	Louis Mainard. . .	—	6 »	
Sans famille, 2 vol. . . . . (Couronné par l'Académie).	H. Malot.	in-8° écu.	10 »	
L'Esprit des bêtes.	Toussenel	in-8° . . .	7 »	
Le monde des oiseaux, 3 vol.	Toussenel	—	21 »	
Sur la Loire	M^ce^ Bois	in-8° . . .	6 »	
Les jeux et les jouets.	Ed. Fournier . . .	in-18 elz.	5 »	
Excursion du Petit Poucet dans le corps humain . . .	Dr Galopin.	in-16 . . .	3 50	
Nouvelle cuisine bourgeoise (Pour jeunes filles)	Urb. Dubois. . . .	gr. in-18.	3 50	
Ecole des Cuisinières.	Urb. Dubois	in-8° ill. .	7 »	
Cuisine de tous les pays . . .	Urb. Dubois	—	15 »	
La Cuisine classique, 2 vol. .	Urb. Dubois	in-4° ill. .	40 »	
La Cuisine artistique, 2 vol.	Urb. Dubois	—	25 »	
La Cuisine d'aujourd'hui. . .	Urb. Dubois	in-8° ill. .	12 »	
Le Million du Père Raclot. . (Couronné par l'Académie).	E. Richebourg. . .	in-18j. ill.	3 50	
Lettres d'un chien errant. . .	Magnier	in-8° ill. .	10 »	
Cages et volières	Fulbert Dumonteil.	in-18 jés.	3 50	
Les Mille et une Nuits	L. Mainard	—	3 50	
Romans d'autrefois.	Wissemans.	—	3 50	
La Vie artistique	Geffroy	in-18 rai.	5 »	
Tout seul	Vincent	in-18 jés.	3 50	
Cœur de Père	Vincent		3 50	
Sauveteur	P. Maël		3 50	
Le Torpilleur 29.	P. Maël	in-18 j. ill.	3 50	
Sentiers verts et Prés fleuris.	Adrien Pagès . . .	in-18 jés.	3 50	
Moune. . . . . (Couronné par l'Académie).	Jean Rameau. . .	in-18 jés.	3 50	

SOUS PRESSE : *Galerie Française :* **Nos Grands Hommes**, un volum[e] illustré par département

